

# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

## BOSSUET

---

Il est fort à craindre que nos lectrices ne connaissent guère Bossuet, et que ces pages admirables qui faisaient les délices de notre jeunesse, qui produisaient en nous un *sursum corda* retentissant dans l'âme jeune comme un chant magnifique dans une église vide, il est à craindre que ces pages : le *Discours sur l'Histoire universelle*, les *Oraisons funèbres*, ne soient bien ignorées de la génération présente. L'éducation est à la fois plus sérieuse et plus frivole qu'autrefois : on apprend beaucoup de choses savantes et inutiles, et on lit moins de livres profitables à l'esprit ; on cultive les arts, et tout le temps qu'on leur consacre est dérobé à l'éducation de l'intelligence ; on sort beaucoup, on voyage sans cesse, et la lecture à tête reposée n'est plus de mode ; on feuillette des journaux et des revues, et le livre le plus attrayant par le style et le sujet paraît bien grave, paraît bien long, après ces faciles lectures ; les jeunes esprits, amollis et sans vigueur, ignorent le plaisir que peut donner un livre qui exerce la pensée, qui éveille les facultés de l'âme, qui enlève l'intelligence au-dessus des babioles du jour et la transporte dans les régions de la foi la plus pure, de la philosophie la plus haute, de la morale la plus noble. Nous nous estimerions bien heureux si ces pages que nous consacrons à l'immortelle mémoire de Bossuet pouvaient engager quelques-unes de nos lectrices à pénétrer dans ces régions inconnues pour elles : les *Élévations sur les mystères*, les *Oraisons funèbres*, la *Correspondance* ; elles y trouveraient l'enchantement du beau et du vrai, que les livres modernes ne connaissent pas et ne peuvent communiquer.

Quoique Bossuet ait beaucoup écrit, il ne fut ni un homme de lettres ni même un orateur ; il fut prêtre avant tout et uniquement, et dans toutes ses actions, dans tous ses travaux, dans

toutes ses œuvres d'intelligence, c'est le souffle lévitique qui l'anime et le soutient.

Il naquit à Dijon, en 1627, d'une famille qui occupait le premier rang dans les parlements de Dijon et de Metz ; il fit ses premières études sous les Jésuites, et à l'âge de quinze ans, il vint à Paris, suivre les cours de théologie et de philosophie du collège de Navarre. Sa destinée était déjà réglée : c'était Eliacin près de devenir Joad ; du jour (il était alors en rhétorique) où il avait jeté les yeux sur la Bible, il sentit sa vocation ; il reçut une lumière et une grâce merveilleuses, et il consacra à Dieu seul, vœu qui ne fut jamais révoqué, les admirables dons qu'il avait reçus. Il soutint sa première thèse avec un tel éclat, que les salons de Paris en parlèrent ; on l'amena un soir à l'hôtel de Rambouillet et on le pressa d'improviser un sermon. Le jeune lévite y consentit, et Voiture, après avoir entendu ce sermon, prononcé dans la nuit, disait qu'il n'avait jamais entendu parler *si tôt ni si tard*. Bossuet fut reçu à vingt ans dans la corporation du collège de Navarre ; il soutint une thèse qu'il dédia au jeune prince de Condé. Le vainqueur de Rocroi vint l'entendre, et le jeune docteur ne craignit pas de comparer devant lui les gloires de la terre à celles du ciel, et d'abaisser les vanités de la terre devant les splendeurs éternelles. Quarante ans plus tard, il répéta ces mêmes vérités devant le cercueil du héros.

Bossuet s'était mis sous la direction spirituelle de saint Vincent de Paul, des vertus de qui il témoigna plus tard, au procès de la canonisation, mais ni cette sainte amitié, ni les offres de Péréfixe, archevêque de Paris, ne purent le retenir loin du chapitre de Metz, auquel l'attachait un canonicat. Il vécut pendant plusieurs années dans la retraite et l'étude ; il prêchait souvent, et il consentit enfin à se faire entendre dans quelques



églises de Paris. Deux reines, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, étaient au nombre de ses auditeurs; Louis XIV le choisit pour prédicateur de ses avants et de ses carêmes, et avec la politesse délicate qui le distinguait, il fit écrire au père de l'orateur, pour le féliciter des succès de son fils. Il paraît qu'on ne peut se faire une idée de la douceur et du charme qu'avait la parole de Bossuet; celui qu'on a appelé *L'Aigle de Meaux* et qui planait en effet dans les hauteurs de la théologie, avait dans la chaire un caractère particulier d'onction et de suavité.

« Comment faites-vous donc, monseigneur, pour vous rendre si touchant? lui disait madame de Luynes, religieuse à Jouarre, après l'avoir entendu. »

Pour se préparer à ces discours qui touchaient et enlevaient les âmes, il faisait une longue méditation sur son sujet; après il jetait sur le papier ses textes et ses preuves et, maître de toutes ses pensées, il montait en chaire, et il poussait le mouvement de son discours selon l'impression où il voyait son auditoire. Souvent, avant de monter en chaire, on l'a vu lire la Sainte Écriture à genoux, humilié profondément devant Dieu, et puisant dans la prière et dans la méditation les dons et les grâces qu'il voulait répandre sur ses auditeurs.

Bossuet fut élevé en 1668 à l'évêché de Condom, et en 1670 il fut nommé, par Louis XIV, précepteur du Dauphin. Le duc de Montausier et lui unirent leur savoir et leurs vertus pour former au trône un prince qui ne devait pas régner et qui ne voulut jamais s'instruire; il se plaignait en riant de la science de son maître, et il disait :

« Monsieur de Meaux veut que je sache comment se nommaient Pantin et Gonesse au temps des Druides! »

Cette éducation, parfaitement stérile pour celui qui en fut l'objet, donna aux lettres françaises le *Discours sur l'Histoire universelle*, l'*Abrégé de l'Histoire de France*, la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*.

La plus grande partie de la vie de Bossuet ne fut qu'un long combat pour l'Église catholique; il chercha, par toutes les manières, par l'éloquence et le raisonnement, à éclairer et à réconcilier les protestants, et il fut sur le point de réussir avec Leibnitz; mais des raisons politiques firent échouer au dernier moment cette conversion si désirée. On sait avec quelle douceur religieuse Bossuet exhorta à la mort la charmante duchesse d'Orléans, si vite enlevée à la vie et à la cour, dont elle était l'idole.

« Elle était à l'extrémité, dit le docteur de Sorbonne Peullet, qui assistait la princesse, Condom arriva. Elle fut aussi aise de le voir, qu'il fut affligé de la trouver aux abois. Il se prosterna contre terre et fit une prière qui me charma; il l'entremêlait des actes de foi, d'espérance, de charité. » On ne peut rien imaginer

de plus touchant que la prière de cet homme de génie, prosterné près du lit où agonisait la fille de Charles I<sup>er</sup>, la princesse adorée de tous ceux qui la voyaient, et puisant dans sa propre émotion celle dont il devait pénétrer l'âme de ses auditeurs, lorsque, quelques jours après, le cercueil d'Henriette d'Angleterre sous ses yeux, il prononça son oraison funèbre.

Il fut promu à l'évêché de Meaux en 1681, et jamais pasteur ne fut plus occupé du soin de son troupeau que ce grand homme dont les chaires de Paris réclamaient sans cesse l'éloquence. Il prêchait à toutes les fêtes dans sa cathédrale, il y faisait le catéchisme aux enfants, il faisait exactement la visite pastorale; les pauvres trouvaient en lui un père tendre; il se souvenait auprès d'eux des enseignements de saint Vincent de Paul; il réconciliait les ennemis, il s'intéressait aux prisonniers et à tout ce qui souffrait. Il ne se permettait aucun relâchement, si ce n'est une courte promenade avec ses prêtres; la nuit, il se levait, il contemplait le ciel étoilé, et il récitait à haute voix les psaumes; c'étaient là ses plaisirs.

Sa vie se passa ainsi dans l'étude, la controverse, la prédication et le saint ministère, vie de prêtre et de pontife. Elle fut troublée, cette belle vie, par ses tristes discussions théologiques avec Fénelon: Bossuet y porta, avec les lumières de la vérité, trop d'emportement peut-être, excité qu'il était par son entourage et surtout par son neveu, l'abbé Bossuet, pour lequel il avait beaucoup de faiblesse.

Une longue infirmité éprouva le grand évêque: il vit venir la mort à pas lents, et s'y prépara par une méditation plus assidue de la Sainte Écriture: il récitait sans cesse le psaume XXI: *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* il s'endormait et se réveillait avec ces paroles sur les lèvres. Un incrédule vint auprès de son lit et lui dit: « Monsieur, que croyez-vous de la religion chrétienne? — Qu'elle est vraie, que je n'en ai aucun doute! » répliqua Bossuet. Il mourut en effet en fervent et croyant chrétien, abandonné entre les mains de son Dieu, et prêt à lui rendre compte de son administration, avec crainte, sans doute, mais aussi avec confiance. Il quitta ce monde le 12 avril 1704, dans sa soixante-seizième année. La Bruyère le loua en ces termes devant l'Académie: « Que dirai-je de ce personnage... qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et l'éminence de ses talents: orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire, un défenseur de la religion, une lumière de l'Église; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église! »

Nous parlerons avec respect des œuvres de Bossuet, et surtout de celles qu'une femme peut et doit connaître.

M. B.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

## LA VIE DOMESTIQUE

SES MODÈLES ET SES RÈGLES

PAR M. CH. DE RIBBE.

Le péril social frappe tous les yeux : la famille se dissout, le vice triomphe, l'autorité paternelle décroît de plus en plus, et comme l'a écrit une plume bien hostile pourtant à notre religion et aux mœurs du passé : *On est effrayé de la sécheresse de cœur et de la petitesse qui envahissent le monde* (Renan). Juste sujet d'effroi, en effet, que la vue du trouble et de la désorganisation du foyer domestique, la dignité du père abaissée, les affections éteintes, l'égoïsme, l'amour ardent et imprudent du soi, s'établissant sur les ruines du dévouement et des tendres attachements qui liaient les hommes entre eux ! Juste sujet de regret, lorsqu'en tournant les yeux vers les temps écoulés on voit ce qu'étaient, dans la vieille France, la famille, la vie domestique, la beauté des mœurs et des habitudes. Alors les traditions d'honneur, de vertu, de loyauté étaient la loi universelle ; toutes les classes de la société offraient de touchants et d'admirables modèles de vertu ; on voyait des pères respectables et respectés, des mères aussi dévouées que sages, des fils obéissants, des familles où régnaient, avec la piété la plus haute, une concorde touchante, un amour du travail qui assurait la fortune, une économie qui n'était rien à la charité, un concours de qualités fortes et douces qui faisait de ces familles-types le soutien de l'État, et de l'État lui-même le centre et le type de la civilisation chrétienne. Nous savons ce que l'impiété et les doctrines subversives enfantées au dix-huitième siècle, ont fait de cette France antique, et quel poison corrosif elles ont versé dans les veines des générations nouvelles ; elle va vers l'avenir, cette jeunesse ardente, vers ce qu'elle appelle le progrès, vers ce qu'elle croit le bonheur ; mais si elle jetait les yeux en arrière, elle verrait dans la pure tradition des siècles chrétiens de si grandes merveilles de sagesse, d'honneur, de félicité, que peut-être un salutaire retour se ferait en elle, et alors, les excellents livres de M. de Ribbe auraient obtenu la gloire à laquelle ils aspirent : ils auraient fait le bien.

Dans ses précédents ouvrages, M. de Ribbe a exposé quelle était, particulièrement dans les provinces du Midi, la vie domestique, et, puisant dans les livres de famille, dans ce qu'on appelle en Provence les *Livres de raison*, il a montré à quelle hauteur de vertu et d'intelligence les principes religieux avaient porté des hommes même de la plus humble condition. Il a appris, par ces témoignages authentiques, ce qu'étaient, dans ces familles, le respect du père, de la femme, de l'enfant ; l'éducation, le travail, l'esprit de conservation, d'initiative et de progrès. Il a vu comment la France s'est longtemps gouvernée dans ses foyers, ses ateliers, ses corporations ; il a vu que les solides principes sur lesquels reposait tant de probité, de religion, de bonté, remontaient d'âge en âge jusqu'aux premières traditions du genre humain, jusqu'à la Bible, monument par excellence de la tradition, jusqu'à Dieu même, qui a donné à la société domestique, d'où naît toute autre société, ses lois premières et ses solides assises.

Dans ce nouvel ouvrage, profitant des communications d'une très-digne famille du département de Vaucluse, il édite un *Livre de raison*, dont le fond éminemment remarquable est encore relevé par l'élégance de la forme. On ne peut lire sans émotion les pages dans lesquelles Antoine de Courtois décrit si simplement, et avec une si chaude éloquence, tout ce qui constitue la vie et le bonheur domestique ; il fait admirer en lui le type du père et du citoyen.

La tendresse et la bonté, la force et la sagesse découlent de ce livre qu'il a écrit pour ses enfants et dans lequel il leur raconte leur origine, l'histoire de tous les siens pendant les orages de la Révolution, et leur donne pour la gérance de leurs biens comme pour la conduite de leur vie les plus admirables conseils. On ne peut rien lire de plus pathétique que ses avis à son fils et ses exhortations à tous ses enfants, afin de les préparer à la mort. Quelles âmes que ces âmes trempées aux pures sources du christianisme !

En regard de cette famille obscure, l'auteur a placé les *Enseignements* du chancelier Daguesseau à ses enfants sur la vie et la mort de son



père; le respect filial s'y traduit de la manière la plus noble, et ce morceau, très-peu connu, donne une haute idée de la société d'autrefois, de celle qui cachait à l'ombre du foyer de si saintes affections et de si solides vertus. On ne peut faire une lecture plus attachante. Mais le travail d'Antoine de Courtois est plus touchant, plus intime encore, et il n'est vraiment personne qui n'ait à gagner à une pareille lecture, quoiqu'elle soit surtout faite pour les pères et les mères de famille: on y respire un air salubre qui donne du ton aux mouvements de l'âme: on voudrait ressembler à ces figures des jours passés qui nous apparaissent dans ce livre, devenir comme elles, doux indulgent, dévoué, laborieux et confiant en Dieu, et si cet excellent ouvrage était répandu parmi les réformateurs de la société actuelle, peut-être commenceraient-ils à se réformer eux-mêmes, ce qui, selon la pensée de Mirabeau, contribuerait à la réforme de la société entière. Si chacun sarclait son petit champ, que de mauvaises herbes seraient enlevées! Si chacun donnait le bon exemple et répandait le bonheur autour de soi, quel calme se ferait autour de nous! La société doit être remise sur sa base, mais ce n'est pas par les lois, c'est par les mœurs qu'on y parviendra. Un travail comme celui de M. de Nible, peut puissamment aider les cœurs de bonne volonté. (1).

### MADAME D'AULNOY

ET

#### SES MÉMOIRES SUR LA COUR D'ESPAGNE

Ce fut sous le règne très-positif de Louis XIV que l'on vit s'ouvrir le royaume de féerie, et que de spirituels écrivains, Perrault, mademoiselle L'Héritier sa nièce, madame d'Aulnoy initièrent le public, qui y prit un plaisir extrême, à ces contes fabuleux, issus d'anciennes traditions populaires, les unes tragiques, les autres riantes: *Barbe-Bleue* parut au jour, le *Petit Poucet* toucha les cœurs, le *Chat Botté* fit rire, *Peau d'Ane* plaisait à Louis XIV, la *Belle au Bois dormant* amusa les grands et les petits, l'*Adroite Princesse* divertit son monde sans l'édifier. Les auteurs de ces œuvres bizarres et souvent charmantes ne les signaient guère, et il fallut des recherches savantes, celles de M. Walckenaër, par exemple, pour savoir à qui les attribuer. La Harpe avait remarqué la grâce négligente avec laquelle certains de ces contes étaient dévidés, et il attribue avec raison à madame d'Aulnoy l'*Oiseau bleu* couleur du temps, la *Belle aux cheveux d'or* et *Finette*, petits récits délicieux qui ont leur place dans l'histoire de la littérature française.

Leur auteur, Marie-Catherine de Berneville,

(1) Deux beaux volumes. Chez Edouard Baltenweck, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. — Prix, 6 fr.

comtesse d'Aulnoy, était née à Paris en 1650; elle était issue d'une très-ancienne famille normande, et elle fut, dit-on, façonnée à la culture des lettres par une tante, madame de Bruneau, dame des Loges, pour laquelle Balzac réservait ses admirations les plus vives. Catherine de Berneville resta veuve, à trente ans, du comte d'Aulnoy; elle avait trois filles, toutes trois renommées, comme leur mère, par leur esprit et par leur beauté. Elle publia ses *Contes*, qui attirèrent dans son salon toute la société spirituelle et lettrée de Paris: madame Deshoulières et sa fille, les comtesses de Murat, mademoiselle L'Héritier, et à ces personnes brillantes et recommandables se joignit, malheureusement pour le repos de madame d'Aulnoy, une femme qui devait avoir une fin criminelle. Madame Tiquet-Carliet, dont le mari était conseiller au Parlement, voyait le grand monde, elle y brillait par sa rare beauté et par sa grande fortune; toutefois sa réputation n'était pas à l'abri du soupçon, et l'on apprit un matin qu'elle avait fait assassiner son mari par un soldat aux gardes, payé par elle. Le conseiller survécut à ses blessures; madame Tiquet fut arrêtée, mise à la question et exécutée en place de Grève. Les mauvaises langues prétendent que madame d'Aulnoy avait eu connaissance des intrigues et du crime qui les avait couronnées. Pourtant elle ne perdit pas sa position dans le monde, et elle continua fort heureusement à écrire; elle publia la *Cour et la ville de Madrid*, ouvrage excellent et amusant, des *Mémoires sur la cour de France*, des *Mémoires sur la cour d'Angleterre*, un roman: *Kerniski la Géorgienne*, et un autre, beaucoup plus célèbre, qui a intéressé nos aïeules: *Hippolyte, comte de Douglas*. Tout ce qui est sorti de sa plume a le même cachet élégant et facile; mais seuls ses contes et ses mémoires sur l'Espagne ont survécu. Madame d'Aulnoy mourut en 1705, regrettée de tous pour son esprit et son aimable caractère.

On vient de rééditer les *Mémoires sur l'Espagne*, qui sont le tableau le plus curieux des habitudes et des mœurs de ce peuple, des traditions et de l'étiquette de cette cour, où les pauvres princesses françaises périssaient d'ennui et de langueur. Prisonnières couronnées, elles ne pouvaient se mouvoir qu'avec la permission de la *camarera-mayor*; on vit une de ces grandes d'Espagne tordre le cou à de pauvres oiseaux français que la jeune Marie-Louise d'Orléans, épouse de Charles II, avait apportés de France; Victor Hugo, dans son *Ruy-Blas*, a représenté la jeune reine subissant la tyrannie de sa noble femme de chambre, et on peut remarquer que les détails saillants de ces scènes sont tous empruntés à madame d'Aulnoy. Le fameux: *Ne touchez pas à la reine!* se trouve également dans ses pages si vivantes; elle raconte que la reine Louise, qui aimait beaucoup l'équitation, eut du roi la permission de monter à cheval,



» elle en choisit un fort fringant et le monta ;  
 » mais elle ne fut pas plutôt dessus qu'il com-  
 » mença de se cabrer, et il était près de se ren-  
 » verser sur elle lorsqu'elle tomba.

» Son pied, par malheur, se trouva engagé  
 » dans l'étrier ; le cheval, sentant cet embarras,  
 » ruait furieusement et traînait la reine avec le  
 » dernier péril de sa vie.

» Ce fut dans la cour du palais que cet acci-  
 » dent arriva ; le roi, qui le voyait de son balcon,  
 » se désespérait, et la cour, qui était toute remplie  
 » de personnes de qualité et de gardes, mais on  
 » n'osait se hasarder d'aller secourir la reine,  
 » parce qu'il n'est pas permis à un homme de la  
 » toucher, et principalement aux pieds, à moins  
 » que ce ne soit le premier de ses *menins*, qui  
 » lui met ses chapins (ce sont des sandales où les  
 » dames font entrer leurs souliers, et cela les  
 » hausse beaucoup). La reine s'appuie sur ses  
 » *menins* quand elle se promène, mais ce sont  
 » des enfants qui étaient trop petits pour la tirer  
 » du péril où elle était.

» Enfin deux cavaliers espagnols, dont l'un se  
 » nommait don Louis de las Torres, et l'autre don  
 » Jarvie de Soto-Mayor, se résolurent à tout ce  
 » qui pouvait leur arriver de pis : l'un saisit la  
 » bride du cheval et l'arrêta, l'autre prit promp-  
 » tement le pied de la reine, l'ôta de l'étrier, et se  
 » démit même le doigt en lui rendant ce service.  
 » Mais, sans s'arrêter un moment, ils sortirent,  
 » coururent chez eux et firent vite seller leurs  
 » chevaux pour se dérober à la colère du roi. Le  
 » jeune comte de Peneranda, qui était leur ami,  
 » s'approcha de la reine et lui dit respectueuse-

» ment que ceux qui venaient d'être assez heu-  
 » reux pour lui sauver la vie avaient tout à  
 » craindre si elle n'avait la bonté de parler au  
 » roi en leur faveur, parce qu'il n'était pas permis  
 » de la toucher, particulièrement au pied.

» Le roi, qui était promptement descendu pour  
 » voir en quel état elle était, témoigna une joie  
 » extrême qu'elle ne fût point blessée, et il reçut  
 » très-bien la prière qu'elle lui fit pour ces géné-  
 » reux coupables.

» On envoya en diligence chez eux ; ils mon-  
 » taient déjà à cheval pour se sauver. La reine  
 » les honora d'un présent, et depuis ce jour elle  
 » eut une considération particulière pour eux. »

Ce tableau de mœurs, si vivement raconté,  
 était bien fait pour inspirer les romanciers ; mais  
 que d'autres encore on pourrait citer ! que de  
 portraits, d'anecdotes font de ce livre un ouvrage  
 précieux après deux siècles écoulés ! tout un  
 monde disparu revit dans ces pages, crayonnées  
 en face des modèles, et l'on se demande comment  
 la grandeur et la simplicité d'Isabelle de Castille,  
 la majesté de Charles-Quint, l'austérité de Phi-  
 lippe, ont abouti à tant de sottise et de petitesse.

Nous recommandons cette nouvelle édition de  
 madame d'Aulnoy aux personnes qui aiment les  
 lectures historiques. Celle-ci comble beaucoup de  
 lacunes et fait vivre, dans leur vie intime, les  
 personnages dont la grande histoire enregistre  
 seulement les actes publics et authentiques (1).

M. B.

(1) Chez Plon, éditeur. — Prix, broché, 2 fr. 25 c. ;  
 relié, 3 fr. 50 c.

## LA LECTURE PAR DÉSŒUVREMENT

L'homme réduit à la parole et au cercle étroit  
 des relations qu'elle lui permet d'établir tient  
 véritablement peu de place dans ce monde. Les  
 limites du temps et de l'espace se resserrent en  
 quelque sorte autour de lui. Sa voix, même  
 multipliée par le grand nombre des auditeurs,  
 expire à peu de distance de sa personne ; il  
 demeure sans communications avec le passé  
 comme avec l'avenir.

Voilà pourquoi ceux qui ne savent ni lire ni  
 écrire ont été appelés justement les *sourds-  
 muets de la civilisation*. Supprimez en effet le  
 secours de l'écriture, notre intelligence devient

sourde à la parole de ceux qui nous ont précédés,  
 en même temps que notre voix perd la faculté  
 de se faire entendre à ceux qui viendront après  
 nous.

Considérée à ce point de vue, la lecture, malgré  
 l'humble rang qu'elle occupe dans l'ordre de  
 nos connaissances, n'en joue pas moins un rôle  
 important dans l'économie générale de la civi-  
 lisation aussi bien que de notre vie.

Il est certain que l'homme auquel manque la  
 faculté de lire se trouve visiblement diminué.  
 Indépendamment de la difficulté qu'il éprouve  
 à soutenir les rapports de chaque jour, il se



trouve en quelque sorte confiné dans un véritable isolement, sans pouvoir agrandir la sphère dans laquelle se meuvent ses facultés.

La lecture est donc, dans toute la force du terme, un agrandissement de nous-mêmes. Elle nous permet de procéder à cette seconde éducation qui, seule, peut faire la valeur et la consistance de l'homme.

Nous avons beau nous imaginer, par complaisance pour notre propre faiblesse, que l'éducation, commencée à l'enfance, se termine avec la jeunesse. Nous avons beau proclamer que ce premier bagage suffira pour nous conduire jusqu'au bout de notre carrière. L'expérience, à défaut de la réflexion, ne tarde pas à nous apporter de singuliers démentis. Il nous faut reconnaître que cette première préparation suffit à peine pour nous donner des ouvertures, et qu'aux derniers jours de l'adolescence, notre véritable éducation est encore non pas à achever, mais à entreprendre.

Tous les hommes ne sont pas en mesure de recevoir les leçons de la vie et de comprendre ses enseignements. La plupart des faits auxquels nous nous trouvons mêlés, nous tiennent au cœur de trop près, et nous intéressent trop directement pour laisser à nos appréciations une liberté suffisante et nous permettre d'en tirer la morale. La lecture nous donne cette expérience désintéressée; elle nous met directement en relation avec les hommes les plus distingués, conviés l'un après l'autre à nous présenter sous une forme définitive le meilleur résultat de leurs travaux. Nous avons ainsi à notre disposition tout le passé du genre humain, de la même façon qu'il nous est donné à nous-mêmes, si nous voulons prendre rang parmi les écrivains, d'instruire le présent et de préparer l'avenir.

Pourquoi faut-il que, dans la pratique, la lecture demeure si fort au-dessous de cet idéal? La plupart de ceux qui lisent sont bien loin de poursuivre ou d'atteindre des avantages aussi élevés. Au lieu de faire de cette occupation un travail intelligent et utile, ils n'y voient le plus souvent qu'un passe-temps frivole, heureux encore lorsque le besoin de se distraire ne les entraîne pas à la tentation de se corrompre; heureux lorsqu'une curiosité malsaine ne finit pas par éclore de leur désœuvrement!

Nous avons donc, en ce qui concerne la lecture, des réflexions à faire et des conseils à recevoir. Nous cesserons ainsi d'en user au hasard. Il arrive, là comme ailleurs, que si notre conduite laisse à désirer une méthode plus sage et une direction mieux entendue, il faut nous en prendre beaucoup moins aux résistances de notre volonté qu'aux ignorances de notre esprit.

## I

On lit : par désœuvrement, — par curiosité, — par désir de s'instruire et de s'améliorer.

On lit par désœuvrement, pour passer le temps, pour se distraire!

Il semble qu'au milieu d'une civilisation si impatiente, si fiévreuse, si accablée de ses travaux en même temps que de ses plaisirs, il ne reste plus pour personne un instant à perdre, et que l'absence même du loisir ne permet plus d'en connaître le poids.

Il n'en va malheureusement pas ainsi, et, malgré la complaisance un peu vaniteuse avec laquelle nous ne cessons de répéter le célèbre dicton de nos voisins : « le temps est de l'argent, » il n'en est pas moins vrai qu'une grande quantité de gens en sont à demander à la lecture un moyen pour dévorer les heures de leur ennui.

Un grand nombre de femmes, séparées de leurs enfants, dont elles abandonnent le premier âge à des filles de chambre et la jeunesse à des maîtresses de pension, ne peuvent pas, malgré les plus sincères efforts pour multiplier les exigences de leurs relations et de leurs toilettes, venir à bout d'occuper leurs journées. Cependant leur frivolité et le désenchantement auquel elles sont en prise ne leur permettent pas de lacunes dans leur vie. Elles en sont réduites à chercher dans la lecture un moyen de combler le vide de leurs agitations et de leurs étourdissements. Le livre est là, toujours prêt pour peupler leur solitude, entre la visite qui vient de sortir et celle qu'on attend, entre le moment où la toilette se termine et celui où la voiture est prête.

Les affaires jouent, dans la vie des hommes, le même rôle que le plaisir dans celle de beaucoup de femmes. Elles forment en quelque sorte le tissu habituel de l'existence courante; elles envahissent tous les instants, et non contentes de les occuper, on dirait qu'elles multiplient leur durée, tout en la remplissant.

Toutefois, à travers cette multitude de préoccupations, au milieu de ce débordement et de ce paroxysme, il se fait, si l'on veut, passer l'expression, comme des remous dans un courant et comme des accalmies dans une tempête.

Alors, chose étrange! ces hommes qui, tout agités et tout haletants, se plaignaient naguère de n'avoir pas un intervalle pour respirer, se trouvent tout d'un coup surpris et comme terrassés par ces courts moments de repos. Il leur faut, comme à la femme, quelque chose qui les saisisse et qui les occupe pendant cet éclair de respiration; autrement ces instants, si rapides et et si fugitifs qu'ils puissent être, se changent pour eux en une inertie qui les tue, en une langueur qui leur paraît insupportable.

Ce besoin d'occuper les forces de l'âme et de dépenser l'activité pourrait devenir, s'il était convenablement dirigé, un puissant moyen de réaction contre les préoccupations qui nous absorbent ou les frivolités qui nous dispersent. Il suffirait de mettre à profit ces quelques quarts d'heure de relâche, pour combler les lacunes de nos con-



naissances, réformer les erreurs de notre goût, rendre un peu de ton et d'élasticité à notre esprit et à notre cœur. On pourrait ainsi introduire dans sa pensée une sorte de contre-poids qui lui prêterait un peu de stabilité, quelque velléité de l'idéal, qui nous rendrait peut-être un peu d'inspiration et d'élan, l'habitude des raisonnements suivis et des méditations fécondes. Il en faut peu dans l'ordre intellectuel et moral pour interrompre la prescription, et l'on est toujours à temps d'en appeler de sa frivolité et de son ignorance.

## II

Il arrive malheureusement que, plus rares sont les occasions dont nous pourrions profiter, plus nous semblons mettre de bonne volonté à les perdre.

Au lieu d'utiliser avec quelque courage et quelque discernement ces heures que leur rareté devrait rendre si précieuses, il arrive presque toujours que nous livrons aux plus indignes hasards le choix de nos lectures, en même temps que nous apportons l'inattention la plus complète à nous en acquitter.

Je rencontre à chaque instant, dans le monde, des gens fort ignorants, fort mal instruits, fort mal renseignés sur les choses les plus essentielles. Des grands auteurs, ils ne connaissent rien ou presque rien. Il y aurait pour eux, dans les livres les plus élémentaires et les plus connus, des sources toutes prêtes de jouissance, en même temps que des moyens infaillibles de compléter l'insuffisance de leur esprit. Vous êtes tout étonné d'apprendre par leur conversation que, par un étrange contraste avec cette ignorance universelle, ils se trouvent connaître, précisément sur des matières où ils n'ont pas la moindre idée générale, quelque ouvrage spécial et fait pour épuiser jusqu'au dernier fond quelque mince détail. Tandis qu'ils demeurent complètement étrangers à ce qu'on pourrait appeler les premiers classiques d'un genre, il se trouve souvent qu'ils n'ont pas reculé devant la tâche oiseuse et décourageante de suivre jusqu'au bout quelque auteur insignifiant et médiocre dans le développement de ses quatre ou cinq cents pages. D'autres fois, ce sont les écrits les plus bizarres, les plus inattendus, les plus nauséabonds que l'on rencontre entre leurs mains, de vieux bouquins oubliés que personne ne regarde plus, ou des livres nouveaux, donnés par leur auteur et que personne ne regardera jamais.

Cette bizarrerie n'a plus rien qui nous étonne dès qu'on réfléchit à la façon dont la plupart des hommes s'y prennent lorsqu'il s'agit de se procurer un livre de lecture.

L'empereur Napoléon I<sup>er</sup> écrivait à son frère Joseph, roi d'Espagne, pour le secourir de son indolence et de son incurie, ces paroles dignes de

mémoire : « Le hasard n'a jamais rien fait de bon. »

C'est pourtant le hasard qui devient notre seule inspiration et notre seul guide, dès qu'on ne cherche plus dans ses lectures qu'un simple passe-temps. Un volume oublié dans un tiroir, déposé par négligence sur le rebord d'une bibliothèque, aperçu dans un étalage à une gare de chemin de fer, recommandé par le premier venu, ou prêté fortuitement par un ami, voilà ce qui, pour nous, remplace le choix, la méthode, la réflexion. Il nous faut, à bon droit, des renseignements et des garanties morales pour recevoir quelqu'un dans notre intimité, pour l'admettre à la conversation de notre femme et de notre fille. Voici cependant que nous autorisons souvent un tête-à-tête non moins dangereux. Nous laissons à cet écrivain suspect, pleine liberté de parler comme il l'entend aux personnes qui nous sont le plus chères, et nous ne prenons pas même la peine de vérifier ce qu'il a l'audace de leur dire ou la perfidie de leur insinuer.

Il faut avouer que nous nous montrons bien peu conséquents dans notre conduite. Les nouveaux usages du savoir-vivre nous défendent, dans un compartiment de chemin de fer, d'interpeller trop aisément notre voisin et d'établir une conversation avec lui. Nous jugeons indispensible en pareil cas de ne pas ignorer tout à fait à qui nous pouvons avoir affaire. Il ne s'agit là cependant que d'un temps bien peu utile et d'un loisir dont nous ne faisons pas grand emploi. Nous sommes retenus par la crainte légitime de nous compromettre, car nous prétendons bien ne pas entrer en relation de paroles et en échange de pensées avec tout le monde indistinctement.

Pourquoi ne pas garder quelque chose de cette réserve lorsqu'il s'agit d'admettre un écrivain à l'honneur de nous entretenir d'une façon aussi intime et aussi particulière? Pourquoi nous montrer si complaisants à écouter ses billevesées? Le plus souvent, s'il nous arrivait de rencontrer dans le monde, au milieu de quelque société, un interlocuteur d'aussi peu d'intérêt et d'aussi piètre valeur, nous attendrions avec quelque impatience le moment d'être débarrassé de ce fâcheux, et nous ne manquerions pas de manœuvrer à l'avenir de façon à éviter ses importunités. Je me demande si les sottises gagnent beaucoup d'attrait pour se trouver imprimées, et pourquoi nous devenons si patients lorsque nous nous trouvons en face d'un livre au lieu d'une personne?

Quoi qu'il en soit, notre légèreté en pareille matière est infailliblement exploitée contre nous. Il ne manque pas d'industriels qui, nous sachant de si bonne composition, s'arrangent pour en profiter et pour en recueillir le bénéfice.

Dès que le hasard est notre seul guide, dès qu'au lieu de prendre la peine de nous renseigner un peu sûrement, nous nous en remettons à l'im-



prévu et aux mille circonstances qui peuvent nous suggérer un désir ou nous conseiller un caprice, il n'est pas trop difficile d'imaginer des procédés pour surprendre notre curiosité et pour confisquer notre choix. C'est ainsi que nous apercevons tout d'un coup sur les murs de nos grandes villes les affiches les plus extraordinaires, les illustrations les plus imprévues. Le volume lui-même ne manque point d'être revêtu de quelque enveloppe bizarre, et le titre orné de caractères qui attirent le regard. Il n'est pas moins essentiel que l'énoncé même de ce titre surprenne, émeuve, confonde. Ceux auxquels le volume n'arrivera pas entre les mains, ceux qui ne l'auront pas vu étalé dans quelque vitrine, ne laisseront pas d'être provoqués, même dans la simple annonce, par les promesses de l'intitulé. Il n'en faut pas plus pour décider notre indifférence à l'achat de cette nouveauté. Nous en entreprenons ainsi la lecture, sans trop savoir pourquoi, et nous la poussons jusqu'au bout, probablement pour expier le tort de l'avoir commencée.

Cette façon de nous instruire au hasard, cette

sorte de loterie qui nous initie, sans aucune espèce de raison ni de choix, aux idées les plus incohérentes et les plus contradictoires, explique d'une manière malheureusement trop plausible et trop assurée ce manque absolu de suite dans les idées, ces contrastes violents, ces alliances inconcevables de sentiments, d'allégations, de jugements, dont un si grand nombre d'hommes présentent l'étrange spectacle. On les voit tour à tour passer, sans qu'ils paraissent s'apercevoir de leur contradiction, de l'affirmation la plus tranchée à la négation la plus péremptoire. Ils disent successivement oui et non, dans le même entretien et relativement à la même doctrine, apportant tour à tour avec la même aisance et la même naïveté, tantôt les arguments qui établissent et tantôt ceux qui combattent leur proposition; comme si les uns et les autres appartenaient à la même thèse et rentraient dans une seule et unique démonstration.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro.)

## LES PREMIERS & LES DERNIERS

### I

#### AUTOUR DU FEU.

Dans une de ces rues escarpées, inégales, qui descendent de la place de Montmorency, cette grande place à la fois vulgaire et bizarre, antique sans majesté, et mercantile sans mouvement; dans une de ces rues qui dégringolent de la colline vers la vallée s'élevait, s'élève encore une vieille maison, qui remonte peut-être à l'époque où les descendants du premier baron chrétien régnaient sur ce magnifique et plantureux héritage. Cette maison, fort petite, n'était qu'un pavillon détaché d'une vaste demeure dont les vieux murs couverts de lierre bordaient la rue et qui laissait voir d'anciennes fenêtres à mascarons, des toits aigus où criaient de vieilles girouettes, de vastes bâtiments qui conservaient, abandonnés et à demi ruinés, une tournure seigneuriale, comme un gentilhomme à qui rien, ni la misère ni les années, n'a pu faire perdre son grand air. Le pavillon n'était pas sans caractère: trois marches de pierre condui-

saient à la porte, qu'agrémentait un vieux manteau de fer; les croisées, larges et hautes, étaient encadrées dans des bordures de pierre blanche où couraient des rinceaux en fleurs sculptées, et lorsqu'on ouvrait la porte, on voyait un large corridor dallé de noir et de blanc; dans un angle s'enfuyait le profil d'un escalier à rampe de fer ouvragé; quatre portes en vieux chêne s'ouvraient des deux côtés des lambris. Avec du goût et un peu d'argent, on aurait rendu à ce vieux logis sa physionomie première, alors que quelque serviteur des Montmorency ou des Condé y habitait; mais nous devons avouer que le style et le pittoresque était le moindre souci de son propriétaire, M. Maurand, comptable dans une fabrique de produits chimiques, et qui habitait cette antique demeure avec sa femme et ses deux enfants.

Ils étaient tous les quatre réunis, après le sobre dîner, dans la salle à manger, auprès d'un feu clair, car l'été de la Sainte-Thérèse était passé et les beaux arbres de l'Ermitage et de la forêt lais-



saient tomber leurs feuilles. Près du foyer, dans un vieux fauteuil, madame Maurand était à demi étendue: elle n'était plus de la première jeunesse; pour elle aussi l'été de la Sainte-Thérèse avait sonné, et son visage doux et pâle portait des traces de fatigues et de soucis; elle travaillait et tricotoit machinalement, sans même y regarder, de jolis brodequins d'enfant, en laine bleue. A côté d'elle, son fils, un beau et robuste garçon de douze ans, lisait attentivement un volume de Plutarque, et parfois, habitude d'écolier, il crayonnait sur les marges du livre des bustes, des figures, des groupes à la tournure antique, et qui représentaient probablement ces héros dont il lisait l'histoire. De l'autre côté de la cheminée, et plus profondément absorbé que son fils, M. Maurand étudiait un gros volume dont il semblait vouloir s'assimiler la substance; le comptable était plus âgé que sa femme; sous ses cheveux gris, il avait un visage placide, un peu vulgaire peut-être; mais un physionomiste eût trouvé dans la courbe fuyante du front, dans le regard voilé de ses yeux bruns, une tendance à l'idéal, une recherche de l'inconnu, peu en harmonie avec les fonctions très-positives auxquelles il était voué. Sa fille lui ressemblait, quoique les lignes de son visage eussent infiniment plus de finesse et de douceur; son regard rêveur semblait chercher aussi quelque chose au-delà de l'atmosphère ambiante, mais elle revenait bien vite des régions où son esprit s'envolait, lorsqu'un des siens avait besoin de son aide; elle quitta la robe d'enfant à laquelle elle travaillait pour glisser un coussin sous les pieds de sa mère, pour arranger le feu, pour allumer un bout de bougie au coin de la cheminée, afin que son père pût lire plus commodément. C'était elle, sans doute, qui donnait un peu de poésie à ce modeste intérieur; elle avait groupé des reines-marguerites dans le vieux porte-bouquets de faïence qui remplaçait la pendule; elle avait brodé des tapisseries pour les chaises démodées; elle avait rangé avec une symétrie minutieuse les meubles un peu divergents qui remplissaient cette pièce, et sur le bord des fenêtres aux maigres rideaux, elle nourrissait des oiseaux et cultivait des fleurs; enfin, sa petite part d'autorité dans la maison se résolvait en bonne grâce et en bons offices.

Quand le coucou de la cuisine sonna huit heures, M. Maurand souffla sa bougie, regarda sa femme d'un air content, et dit à haute voix :

« Parlons peu, mais parlons bien. Toi, Michel, finis d'illustrer ton livre; caissons. Vous allez donc être, vous deux, Clotilde et Michel, marraine et parrain de l'enfant que nous attendons? C'est décidé?... »

— Oh! oui, mon père, répondit Clotilde, rien ne peut nous faire plus grand plaisir. Cela nous serrera les uns contre les autres.

— Et quel nom allons-nous donner à cet enfant?

— Un joli nom, dit madame Maurand, c'est comme un présage de bonheur.

— Dites, maman; nous prendrons le nom que vous voudrez, répondit Michel.

— Non, choisissez, mes enfants.

— Un nom d'artiste, dit le jeune homme, je suis enchanté de m'appeler Michel, à cause de Michel-Ange; si l'on appelait le petit frère Raphaël?

— C'est bien prétentieux, dit le père.

— Pierre-Paul, ou Antoine, ou Léonard, dit le jeune homme qui persistait dans son opinion et se souvenait de Rubens, de Van-Dyck et de Vinci.

— Ce sont des noms si communs! dit avec un soupir madame Maurand. Que diriez-vous de Gaston?

— Franchement, Gaston ne me plaît pas, reparait le père.

— Maurice? c'est charmant.

— Chère amie, *Maurice Maurand* n'irait guère. Il faut un peu d'harmonie.

— Arthur?

— C'est passé de mode.

— Wilfrid? comme dans *Ivanhoë*.

— Trop bizarre, trop étranger. J'aimerais mieux un nom français, moi: Louis, ou Charles, ou Victor, ou Léon; ou bien les noms en *bert*: Robert, Albert, Norbert... ils ont de la tournure, ces noms-là.

Madame Maurand fit une petite moue qu'il n'était pas approbative.

Clotilde prit la parole.

« Mais ce sera peut-être une petite fille que nous aurons à nommer. Alors je propose le plus beau des noms: Marie. »

Ce fut au tour de M. Maurand de faire la grimace désapprobative:

« Marie! je ne nie pas les mérites de ce nom; mais je l'ai vu si mal porté que je m'en suis dégoûté. Je me souviens d'une servante de ma mère, une vraie maritorne, qui s'appelait Marie; et, sans aller plus loin, la femme de mon patron, qui, certes, n'est pas aimable, est encore une Marie.

— Madeleine ou Jeanne, mon père!

— Et l'on dira Jeanneton ou Madelon!

— Gertrude?

— C'est un peu rude, dit M. Maurand.

— Pauline ou Paule?

— La belle Paule, et si elle est laide? Blanche, elle sera noire comme un encier; Amable, ce sera une peste; Rose, nous la verrons jaune comme un citron. Pas de noms significatifs, si vous m'en croyez. Voyez, je m'appelle Prosper, ai-je prospéré, je vous le demande?

— J'espère que nous aurons un garçon, reprit madame Maurand; tu sais, chère petite, que je suis bien heureuse d'avoir une bonne petite fille comme toi, mais le sort des garçons est plus



heureux; je veux chercher un nom de garçon. J'aime les noms en *ric*: Frédéric, Albéric, Eric, Emmeric....

— Tout cela est bien excentrique, est bien germanique, dit son mari en riant; pourtant, ma femme, s'il ne faut que cela pour te satisfaire....

— Emmeric est si joli! j'ai lu autrefois un roman où ce nom figurait et qui m'a tant intéressée!

— Va pour Emmeric, quoique ce soit un peu original. Ce nom te convient-il, Michel?

— Dès qu'il convient à maman. Mais si nous avons à nommer une petite fille?

— Je propose le nom de Claire, dit Clotilde; c'est une grande sainte, et c'est un nom bien simple, bien doux.

— Au fait, répondit madame Maurand, ma mère s'appelait Clara, c'est la même chose.

— C'est donc une affaire conclue? demanda M. Maurand en se levant; Emmeric ou Claire, nous sommes tous d'accord? Eh bien! allons nous coucher.

La vieille servante Désirée apporta des bougeoirs de cuivre, garnis de bouts de chandelles; on monta; mais une heure après, trois lumières luisaient encore à travers trois fenêtres de la vieille maison; seule, madame Maurand dormait et rêvait que de beaux anges déposaient un de leurs petits frères dans le berceau placé sous les rideaux de son lit, ce berceau où elle avait vu grandir les aînés de ses enfants, et d'où trois autres s'étaient envolés vers le paradis avant qu'ils eussent connu leur mère, qui les avait tant aimés et tant pleurés.

## II

### LE BAPTÊME.

Les nefs gothiques de la charmante église de Montmorency étaient irradiées par un clair soleil de novembre; les vitraux jetaient des reflets pourprés sur les dalles, et réchauffaient les pâles effigies des tombeaux où reposent, loin de la terre des Jagellons, les héros de l'émigration polonaise. Au fond de l'église, on entendait un léger bruit de voix, mêlé à un faible vagissement; un prêtre en surplis allait administrer le saint baptême. Un homme, dont la figure fatiguée était, comme la vieille église, irradiée par un tardif soleil, était debout à côté d'une garde qui tenait dans ses bras non pas un, mais deux enfants, dont les petits visages, encadrés de dentelles, offraient la plus frappante ressemblance; deux adolescents, le frère et la sœur, répondaient aux questions du prêtre, lui, d'un air résolu, elle, avec l'accent d'une âme profondément émue et croyante.

Elles sont admirables, ces mystérieuses cérémonies qui s'observent tous les jours, dans l'angle d'une église, pour les plus pauvres et les plus abandonnés, comme pour les fils des rois; il est

là, le faible enfant, à l'entrée du temple saint, où il n'a pas encore le droit d'entrer: le prêtre, revêtu de la force de l'Esprit-Saint, vient à lui; il souffle sur son visage pour chasser, au nom de Jésus-Christ, l'éternel ennemi de l'homme; il fait le signe de la croix sur le front et le sein de l'enfant; il met sur sa langue le sel, emblème de la sagesse; il lui touche la bouche et les oreilles en prononçant ce mot mystérieux *Ephpheta*, que Jésus prononça lorsqu'il guérit le sourd-muet; il lui ouvre ainsi les oreilles à la vérité et il permet à sa langue de prononcer les paroles de la foi; il oint de l'huile sainte le futur lutteur de Jésus-Christ, et il le prépare à la guerre éternelle que l'homme doit soutenir contre ses propres passions, contre le monde, contre l'enfer.

Il interroge le parrain et la marraine; ils font leur profession de foi, ils protestent qu'ils sont en communion avec l'Eglise universelle, et que cet enfant, leur filleul, veut entrer dans la tribu sainte. Le prêtre les interroge encore:

« Quel nom voulez-vous donner à cet enfant? »

Michel répondit:

« Emmeric-Michel »

Clotilde dit:

« Claire-Marie. »

Le prêtre éleva la main sur le front découvert des deux enfants, il versa à trois fois, au nom de l'indivisible Trinité, l'eau qui purifie l'âme et qui la rend concitoyenne des habitants du ciel. Il sont chrétiens, ces petits êtres! ils reçoivent le baiser de paix, ils reçoivent une seconde onction faite sur la tête, comme celle que l'on fait au sacre des rois, ce qui rappelle que la nation chrétienne est composée de rois et de pontifes, ainsi que l'écrit saint Pierre. On tient dans ces petites mains encore inertes un cierge allumé, symbole de la clarté dont ces âmes sont investies; ils sont chrétiens, tout est joie et lumière autour d'eux, et Clotilde sentait dans son âme le rayonnement et la chaleur de ces religieuses pensées. Elle aimait si chèrement ces petites créatures pour lesquelles elle venait de promettre à Dieu une éternelle fidélité! Elle pria encore pour eux devant l'autel:

« Accordez-leur une vie sans tache, bénissez-les, mon Dieu! faites que je leur donne bon exemple et que j'aie le bonheur d'être utile à mon père et à ma mère!

A côté d'elle, Michel inclinait sa tête brune; il n'éprouvait peut-être pas cette croyance exaltée et simple qui remuait l'âme de sa sœur, mais dans son cœur pur il avait conservé l'empreinte de sa première communion, et une éducation austère, au sein d'une famille presque pauvre, n'avait pas éveillé chez lui ces violents désirs de plaisirs et de jouissances qui détruisent et corrodent la foi dans la jeunesse. Il comprenait, comme sa sœur, la gravité de l'engagement qu'il venait de prendre et s'attendrissait en présence de son père aux cheveux gris et de ces deux petits êtres,



qui entraient dans la vie sans fortune terrestre, sans appui humain, et il se disait avec une douce fierté :

« Je serai leur protecteur ! mon Dieu, faites que je vive ! »

Ils sortirent lentement de l'église et jetèrent un regard sur le beau paysage que l'on domine du perron gothique, et qui, même sous un pâle soleil d'automne, avait encore cette grâce particulière aux sites de l'Île-de-France : les massifs de verdure, les eaux qui se déroulent avec tant de grâce, les belles ondulations du terrain et la blancheur des villages, placés comme l'eût voulu le pinceau d'un peintre.

« Tout est beau aujourd'hui ! dit M. Maurand.

— Monsieur, il nous faut rentrer, interrompit la garde; ces petits auraient froid. »

Clotilde ferma soigneusement les pelisses blanches des nouveau-nés, et l'on revint en hâte à la maison; la mère, heureuse et inquiète tout à la fois, les attendait, et lorsqu'on déposa les jumeaux dans ses bras, des larmes se mêlèrent aux baisers dont elle couvrit leurs fronts purifiés.

« Tu pleures, ma femme ! c'est un beau jour pourtant.

— Ah ! mon cher ami, je le sens bien, mon cœur se fond, tant je suis contente en voyant ces petits bien-aimés; mais l'avenir, l'avenir ! que deviendrons-nous avec deux enfants ?

— Ne t'inquiète donc pas, Octavie, lui dit son mari, qui voyait tout couleur de rose; n'ai-je pas l'espoir d'une augmentation l'an prochain ? Voilà Michel qui grandit et qui nous aidera. En France, il y a du travail pour tous, et avec de la bonne volonté l'on parvient.

— Compte sur moi, mère chérie, dit Michel, en baisant le front de sa mère.

— Et sur moi, ajouta Clotilde. Et d'abord, maman, je ne veux pas que vous gardiez ces deux berceaux dans votre chambre, je réclame ma petite Claire pendant la nuit...

— Elle t'empêchera de dormir, dit madame Maurand d'une voix faible.

— Et vous donc ! vous avez tant besoin de votre repos ! Non, maman, je ne céderai pas, et votre bonne madame Thérèse m'apprendra à gouverner un petit enfant. Vous verrez ! »

Madame Maurand lui serra la main, et l'on se tut pour respecter son état de faiblesse. Ses yeux se fermaient, bientôt elle s'endormit en tenant encore les jumeaux dans ses bras. M. Maurand et ses enfants allèrent à petit bruit dans la salle à manger, où Désirée avait disposé un couvert plus élégant que de coutume; la porcelaine blanche et bleue et les salières d'argent étaient sorties de l'armoire pour fêter la double naissance et le double parrainage. Ce dîner fut joyeux et intime : on mit de côté les soucis de l'obscur avenir, et après avoir mangé le poulet et un pâté de la façon de Désirée, on but à la santé

de la mère, des jumeaux, du parrain, de la marraine, et pour finir, Michel porta à son père un toast qui fut très-vivement applaudi. A dix heures tout le monde alla se coucher.

Une heure après, Clotilde veillait encore dans sa chambre; elle écrivait. La petite Claire dormait paisiblement dans son berceau, près du lit de sa sœur aînée, qui se retournait souvent pour la regarder avec une inquiète tendresse. Elle pressentait que cette enfant lui serait une grande joie, qu'elle peuplerait sa vie, comme déjà ce berceau animait sa petite cellule. A force d'y demeurer, sa cellule lui était devenue bien chère; depuis sa plus tendre enfance elle ne l'avait pas quittée, elle avait toujours eu sous les yeux ce papier blanc semé de roses; cette vieille commode ventrue avait renfermé ses petits atours d'enfant; elle avait appris ses leçons devant ce bureau de bois noir où maintenant encore elle enfermait ses cahiers et ses plumes; au-dessus, sur quelques planches de bois peint, elle voyait rangés les livres de prix qu'elle avait eus à l'école voisine; le chanoine Schmid y coudoyait madame Guizot, et La Fontaine s'y trouvait près du poème de la *Religion*, par Louis Racine; elle y avait ajouté, achetée de ses économies, une *Madame de Sévigné* en bien mauvais état, vieille édition stéréotype qui avait passé par bien des mains, et deux ou trois volumes de poésies : c'étaient les premières *Méditations*, un volume de madame Tastu, et un recueil à l'usage des enfants, qui renfermait des poésies modernes.

Sur la cheminée on voyait, dans un vieux porte-montre, une petite montre d'argent, présent de première communion, souvenir de son grand-père, dont elle était fort aimée; à côté, deux chandeliers bronzés, une pelote qu'elle avait brodée, et au milieu, à la place d'honneur, une statuette de la sainte Vierge; près du lit, elle avait suspendu un crucifix et un bénitier. Cette petite chambre froide et nue était une délicieuse retraite pour Clotilde. Il est vrai que de ses fenêtres elle découvrait un des pans de la majestueuse forêt dans laquelle on a taillé depuis tant de villas, tant de parcs et tant de jardins. Retirée là, elle s'isolait un peu des soins du ménage; elle lisait, elle écrivait, elle priait souvent; elle reposait son âme et elle tâchait d'élever et de cultiver son esprit.

Elle écrivait, elle relisait, elle raturait, elle relisait encore et reprenait la plume avec plus de vivacité lorsque la porte s'ouvrit. Michel entra.

« Encore levée ! dit-il, encore au travail !

— Cela peut-il s'appeler un travail ? dit-elle; c'est au contraire une douce récréation. Vois-tu, quand j'ai fait cent tours dans la maison, que j'ai aidé maman, que j'ai bien cousu, bien repassé, bien raccommode, je monte... j'ai souvent les jambes rompues, le corps harassé... eh bien ! je m'assieds à mon petit bureau, je lis... un peu de Lamartine, ou les chœurs d'*Esther*... Je me dé-



lasse... quelque chose agit en moi; j'ai envie d'écrire, j'écris, je vis, je suis heureuse... Ce que j'ai écrit ne vaut rien, sans doute, mais cela m'est bien égal, je suis contente, je sais que j'existe, et je prie mieux le bon Dieu quand j'ai jeté quelques mauvais vers sur le papier....»

Elle s'animait en parlant ainsi; ses yeux rêveurs lançaient du feu; Michel lui prit la main et lui dit avec sympathie, en montrant le berceau :

« Et notre petite sœur ne t'empêchera pas ? »

— Au contraire ! elle est ma poésie ; regarde : c'est pour elle que j'écris. »

Elle lui passa le papier et il lut :

Salut, ô chère enfant ! fleur six ans espérée !

Ta mère a frémi d'aise...

Et t'embrasse de joie et d'espoir enivrée

Comme un lis maternel, tout baigné de ses pleurs !

« C'est bien, dit-il, mais la rime à pleurs ? »

— Ah ! je n'en ai pas trouvé qui m'allât... *douleurs, malheurs*, je n'en voulais pas ; et *bonheur*, on ne le met guère au pluriel... Je chercherai... et puis, peu importe, j'écris une petite strophe, un quatrain, et je ne m'en occupe plus, tu le sais bien, toi, mon seul confident.

— Tu ne veux pas faire le bas-bleu, n'est-ce pas Clotilde ?

— Ah ! Dieu m'en préserve, une pauvre ignorante comme moi ! Non, je fais des vers, comme je chanterais si j'avais de la voix... il me semble qu'il y a un trop plein dans mon cœur que je répands ainsi. Je n'en dis rien à papa, qui ne connaît que ses chiffres, ni à maman, qui s'en ferait peut-être du souci... je ne le dis qu'à toi.

— Et moi, je ne dis qu'à toi seule mes rêves d'avenir.

— Tu as encore travaillé ?

— Regarde ! dit-il. »

Il tira de sa poche un album.

« Regarde, dit-il encore, j'ai eu la pensée d'un beau groupe que j'exécuterai plus tard, en marbre ; en attendant, je l'ai dessiné ici. »

Elle examina avec soin :

« Qu'est-ce que cela représente ? un homme

qui emporte une femme ? Est-ce une Sabine ? Est-ce un sujet mythologique ?

— Non, historique. Écoute : la femme du plus beau des Grecs, Alcibiade, voulait se séparer de lui ; elle demanda le divorce aux juges. Il vint au tribunal des archontes et, sans même plaider sa cause, il regarda sa femme, lui dit quelques paroles et lui tendit les bras. Elle s'y jeta, et il l'emporta en triomphe dans sa maison. Tu vois comme il la tient avec force, et comme elle se laisse emporter avec confiance ! C'est un sujet charmant ; j'y trouve à la fois l'expression morale et la grâce plastique.

— Quand pourras-tu exécuter tes idées ?

— Quand j'aurai fait l'apprentissage de l'art ; les idées bouillent dans ma tête, mais la pratique me fait défaut.

— Et notre père voudrait que tu fusses comptable comme lui, ou professeur comme notre oncle, ou commis... quelque chose enfin où l'on puisse gagner de l'argent....

— Je ferai tout ce qu'on voudra pour être utile à nos parents ; mais j'aurai toujours mon but devant les yeux. Je suis si jeune encore ; j'ai tant d'années devant moi ! »

Elle lui serra doucement la main.

« Sois heureux, deviens célèbre, dit-elle, et je te chanterai, comme le grillon, dans le coin du foyer. »

En ce moment Claire soupira. Sa sœur courut vers elle, la calma, la fit boire, et quand l'enfant eut repris son doux sommeil, elle revint près de son frère ; il avait levé le rideau de la fenêtre. La lune, dans son plein, éclairait la ville confusément groupée, et au delà, la masse profonde de la forêt.

« Que c'est beau ! que c'est bon ! dit-elle, et que la vie est douce quand on comprend tous les bienfaits de Dieu ! »

Son frère lui montra sur le mur d'en face le reflet d'une petite lumière.

« Nous ne sommes pas seuls à veiller, dit-il, notre père est encore levé ; lui aussi, cherche quelque chose ! ce n'est pas à des chiffres qu'il rêve. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LEQUEL CHOISIR

« Maudit rhumatisme ! il avait bien besoin de se réveiller maintenant ! Ne pouvait-il attendre l'hiver ? quel plaisir ça lui fait-il de me travailler ainsi le genou ? Et dire que sans lui je serais à la gare et que j'embrasserais ma petite-fille deux heures plus tôt ! Catherine !

— Monsieur ?

— Vous avez étendu le tapis neuf dans sa chambre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, mais c'est bien inutile par la chaleur qu'il fait encore.

— La chaleur, la chaleur, vous en parlez à votre aise, vous. Toujours est-il que les jours diminuent et que les nuits se rafraîchissent.



Avez-vous mis un édredon à son lit, au moins ?

— Eh ! monsieur, ça ne servirait qu'à lui donner la fièvre. C'est déjà bien assez d'une couverture de coton par un temps pareil.

— Un temps pareil ! Bien ! on dirait, à vous entendre, qu'il pleut des fièvres chaudes et des insulations.

— Eh dame ! c'est bien tout comme, répondit la grosse fille rouge qui, les manches retroussées, le tablier relevé et la coiffe de travers, s'agitait haletante par les escaliers et par les corridors, faisant évidemment beaucoup plus de bruit que de besogne.

— Avez-vous eu au moins la précaution de placer un tabouret de plus sous la table de la salle à manger ? »

Mais Catherine n'avait pas entendu cette dernière question : toujours roulant et grondant comme une avalanche, elle poursuivait son cours précipité de chambre en chambre, heurtant au passage maints objets qui ne s'en trouvaient pas mieux : une statuette chinoise en tomba de saisissement sur un cornet de cristal, qu'elle ébrécha en se cassant le nez ; une jardinière, atteinte par un croc-en-jambe fougueux, perdit l'un de ses trois pieds sous le choc, et la grosse fille elle-même, s'empêtrant dans une fourrure d'ours qui servait de carpepe, s'étendit tout de son long, la tête enlaidie entre deux chenêts Louis XIII, et s'ébranla trois dents.

Tout en s'assurant qu'elles habitaient encore l'alvéole, elle entendait son vieux maître crier de nouveau :

« Catherine ! Catherine ! »

Cette fois, le menu du dîner préoccupait vivement le vieillard :

« Surtout abstenez-vous de servir des biscuits. Oh ! ces biscuits ! quel poison ! je n'en veux plus voir sur la table, entendez-vous ? Je défends qu'on en offre un seul à cette chère petite. Voyez un peu le tour qu'ils m'ont joué. Hier, je ne me sentais pas l'estomac très-bien disposé en me mettant à table ; c'est donc avec précaution que je prends deux assiettes de potage : cela me met en appétit, je les fais suivre d'une large tranche de filet de bœuf ; elle passe comme une lettre à la poste ; j'y ajoute un pied de porc farci ; cela va très-bien ! Je m'enhardis, je m'enhardis jusqu'à l'aile de dinde, la douzaine d'écrevisses et la salade aux anchois : rien ne me gêne ! La crème au géranium me produit l'effet d'un ve-lours sur l'estomac ; le fromage de Roquefort me redonne du ton ; la compote d'abricots me paraît si légère que je l'absorbe à moi tout seul, mon gendre n'en voulant pas ; enfin c'était merveilleux. Mais je m'avise, pour mon malheur, de tremper un seul biscuit dans mon verre, un tout petit biscuit ; un biscuit à la cuillère, et voilà une indigestion d'écolier en vacances ! Oh ! ces biscuits, aussi, Catherine... eh ! bien, où est-elle donc ? »

Un bruit de vaisselle cassée partant du rez-de-chaussée répondit à la question de M. Chauvel.

« Pourvu qu'il en reste assez pour servir le dîner, soupira-t-il, sans autre commentaire, si toutefois l'heure du dîner sonne aujourd'hui, car les pendules n'ont pas le sens commun ; depuis ce matin, on dirait qu'elles se sont donné le mot pour retarder. Encore si mon genou se prêtait aux circonstances, je tromperais les longueurs de l'attente en allant au-devant d'elle ! »

Il essaya néanmoins de le faire et descendit au jardin sans trop de peine, appuyé sur Jacques, son domestique.

Au rebours de Catherine, qui parlait trop et cassait tout, Jacques ne discourait que par monosyllabes, faisait sans bruit un service très-chargé, et glissait comme un sylphe à travers les gens et les choses, malgré sa taille athlétique. Il eût fait le pari de marcher sur l'herbe en fleurs sans la courber, comme la légère Camille, qu'il eût gagné sa gageure, ce colosse !

Encouragé par le succès de son premier effort, le vieillard traversa lentement le parc et s'approcha de la grille :

« Allons, allons, la souplesse va revenir ; c'est singulier comme je m'en tire bien, » murmurait-il avec satisfaction, sans s'apercevoir que son *Œdipe* mercenaire le portait plutôt que lui ne marchait.

« Réellement, c'est singulier ! on vient souvent à bout des choses dont on se croyait le moins capable. En vérité, il ne faudrait jamais douter de soi. Mais c'est que j'irais comme cela tout d'un trait jusqu'à Mâcon ! Qu'en dis-tu, Jacques ?

— Oui, monsieur, fit le colosse, qui se sentait en fonds de biceps.

— Gageons que ce matin tu ne m'aurais pas cru capable de me lancer à pied tout seul.

— Non, monsieur.

— Tu crois peut-être que je me vante ?

— Oui, monsieur.

— Point, je me sens tout à coup léger comme un fêtu de paille. C'est le bonheur de revoir ma petite-fille dans un instant qui me rend subitement l'usage de mon genou, n'est-ce pas, mon ami ?

— Non, monsieur.

— C'est qu'il y a bien de quoi se réjouir, car elle ressemble à sa mère, ma bien-aimée Alice, dont je pleurerai la perte toute ma vie, dût-elle durer cent ans ! Et ma pauvre Alice me ressemblait aussi, bien qu'elle fût ravissante et que je sois fort laid.

— Oui, monsieur.

— Comme les années passent ! il y a dix-huit ans déjà que je voyais se fermer cette tombe au bord de laquelle venait d'éclorre la petite Paule, comme une fleur de deuil... dix-huit années, il me semble que c'était hier ! Mais elle a bien changé, la pauvrette, depuis que sa nourrice l'emportait



en pleurant d'une chambre mortuaire... elle a bien changé! sa vue seule suffirait à me rappeler quel grand pas a fait le temps, n'est-il pas vrai?

Cette fois, Jacques ne dit pas oui, mais il ne dit pas non davantage; sa moustache grisonnante, taillée en brosse, se hérissait jusqu'aux narines; ses grosses lèvres se contractaient sous la morsure de ses dents noires, et, de son poing fermé, il refoulait une larme honteuse de voir le jour.

Lui aussi se souvenait... et ses souvenirs remontaient loin, si loin même que leur origine se perdait dans un brouillard confus au seuil duquel, vaguement, il entrevoyait des ombres menaçantes, la verge en main, puis les froides journées sans pain, les longues nuits sans sommeil où les éclats de voix et les scènes de violence le glaçaient de terreur, puis l'abandon final, un soir, à l'anglé d'un chemin désert... Le temps marchait et les souvenirs émergeaient plus nettement des ténèbres... C'était l'affreux pêle-mêle d'une troupe de bateleurs étrangers... les vols nocturnes, les départs précipités et clandestins, les exercices dangereux avec la perspective de devenir plus tard un « Hercule du Nord », et encore et toujours les privations, les injures et les coups! C'était enfin la fuite, sans pain, sans argent et sans but, avec les pieds saignants et nus!

Là, une lacune se faisait, évanouissement, délire ou maladie... Cependant une main se tendait vers le vagabond pour le sauver, celle de M. Chauvel; il remontait pas à pas les pentes de l'abîme, il devenait honnête; on le faisait chrétien et, d'étape en étape, il arrivait à l'âge mûr, au service du maître qu'il aimait comme il n'eût certes pas aimé son père.

Tout ce qui tenait à ce maître, sa providence visible, lui devenait follement cher... de quelles larmes n'avait-il pas arrosé la tombe de sa fille! de quelle adoration n'avait-il pas entouré l'enfance de sa petite-fille! Hélas! cette fleur animée, on l'avait transplantée un jour; le couvent la réclamait pour quelques années, et ces années parurent longues, bien longues au serviteur comme à l'aïeul!

Mais l'exil cessait enfin: l'enfant, transformée en jeune fille, allait rallumer le soleil du cœur sous le toit paternel. Ce blanc panache de vapeur courant à l'horizon s'élançait du train qui la ramenait de Paris!

« Merveilleuse invention! murmura le vieillard en abritant ses yeux avec sa main pour suivre du regard ce rapide nuage; merveilleuse invention! grâce à elle, je reverrai ma Paule trois jours plus tôt car, il y a vingt ans, avec les voitures... Après tout, les voitures avaient un bon côté: celui d'inspirer parfois la terreur des voyages, grâce à leur lenteur et à leur malpropreté. Si les voitures seules roulaient encore, peut-être mon

gendre eût-il hésité devant les déplacements nombreux nécessités par une éducation faite à Paris; et alors nous eussions gardé Paule à Mâcon; il me semble que le couvent de la Visitation ou celui du Saint-Sacrement... Eh! bien, Jacques, ne vas-tu pas me laisser tomber! A qui en as-tu, maintenant? »

Avec une émotion très-peu dissimulée, le colosse étendait sa large main vers la route poudeuse:

« Là! » fit-il.

Là, c'était fort loin encore, et M. Chauvel chercha d'abord inutilement à distinguer le point indiqué; cependant il aperçut bientôt une tache noire dans l'éloignement; d'instant en instant, la tache s'élargissait en se rapprochant; puis un bruit de roues et le pas d'un cheval devenaient perceptibles, et l'aïeul reconnaissait la voiture de son gendre.

« Enfin! s'exclama-t-il avec un cri de joie. J'ai cru qu'ils n'arriveraient jamais; il y a si loin de cette gare ici! Aussi quel amour de villégiature a conduit Pierre à Charnay, quand il pouvait si agréablement habiter Mâcon! »

En ce moment, Pierre Barance eût consenti à se fixer n'importe en quel lieu du monde, pourvu qu'on l'y laissât avec sa fille. Il était si heureux, lui aussi, de l'avoir reconquis! il se sentait si fier de sa grâce, de sa beauté, de son intelligence! Il éprouvait une si douce émotion à voir ses grands yeux fixés sur lui avec tendresse!

Ce front blanc, d'un admirable modelé, lui semblait digne de ceindre une autre couronne encore que celle de sa splendide chevelure; cette taille fine et souple, cette main aristocratique, ce pied d'enfant, lui paraissaient incomparables; nulle autre femme n'avait sans doute cette bouche souriante d'où jaillissaient les vives reparties, ce son de voix pareil au chant d'un oiseau, cette dignité gracieuse qui impose le respect et provoque l'affection, ni ces mille talents féminins qui sont autant de charmes, ni ce goût des arts qui indique une nature élevée, ni...

L'heureux père en était à dépouiller le sexe faible de tous ses avantages acquis ou naturels pour en doter sa fille seule, quand sa voiture entra dans l'avenue de ce que les gens du pays appellent le château des Ormes.

Ce n'est pas plus un château que son propriétaire un seigneur; mais cette maison blanche, avec sa terrasse à l'italienne, ses balustrades à jour, ses jardins ensoleillés rafraîchis par des pièces d'eau, cette maison-là ouvrait si gaîment ses portes et ses fenêtres à la vie du dehors, qu'il semblait bon d'y pénétrer et d'y demeurer le plus longtemps possible.

Involontairement, Paule mit cette riante demeure en parallèle avec son couvent.

Là bas, les grands murs sombres, les études silencieuses, le pas contenu sur les dalles froides, les oraisons fréquentes et l'austère simplicité



monastique; mais aussi les fêtes religieuses pleines d'allégresse, la science acquise gaîment en commun, les récréations animées après l'application studieuse, les tendres affections entre élèves et maîtresses, entre compagnes et compagnes!

Ici, la liberté, le grand air et le soleil! les fleurs au bord du chemin, les fleurs sous les pas, les fleurs partout, enguirlandant sa vie! le monde qui l'appelait avec ses promesses; la famille qui l'attendait avec ses joies sérieuses! mais ces joies, hélas! resteraient incomplètes... nul soufflé féminin n'effleurait le visage de la jeune fille... les bras de sa mère ne s'ouvriraient pas pour l'enlacer!... Admirateurs aveugles de leur enfant, le père et l'aïeul ne seraient pas pour elle des guides mais des complaisants, elle le sentait bien et n'osait point s'en réjouir; elle pressentait des écueils à éviter, des difficultés à vaincre seule, et s'effrayait vaguement de l'avenir...

Cette impression fugitive s'effaçait vite, néanmoins, devant le tendre accueil de son grand-père; l'émotion silencieuse de Jacques la toucha et les bruyantes maladresses de Catherine l'amuserent. Elle cessa bientôt d'en rire cependant, en voyant le visage de M. Chauvel se rembrunir. Il faut convenir qu'il y avait de quoi: le bouillon n'était point assez dégraissé, le citron manquait dans l'émincé de veau et le vin de Bordeaux n'était pas chauffé! la chancelière du vieillard gisait introuvable sous un buffet; et Jacques lui-même, l'esprit sens dessus dessous, établissait à chaque instant un courant d'air en oubliant de fermer la porte!

Paule comprit que l'âge, en altérant la santé de l'aïeul, avait développé en lui d'impérieuses exigences de bien-être et de confort; l'esprit ne se voilait pas encore; mais la matière gagnait, gagnait... et l'égoïsme germait. Bon et serviable toute sa vie, M. Chauvel demeurait tel; seulement, il en arrivait à ne juger des besoins d'autrui que par les siens propres, et ne comprenait point ce qu'il n'éprouvait plus.

Il ne se demandait pas ce qui manquerait à la vie morale de sa petite-fille; mais il se troublait à la pensée qu'un vent coulis pourrait s'introduire dans sa chambre ou qu'un plat mal accommodé serait pour elle d'une digestion laborieuse.

Quant à Pierre Barance, déjà veuf à l'âge où la plupart de ses camarades n'étaient point mariés encore, il avait enseveli dans la tombe de sa jeune femme toutes ses espérances d'avenir, sans qu'il lui vint plus tard le désir de les exhumer. Une douleur incurable grondait sourdement en lui; sa voix lui était chère et il tenait à ne point la faire taire; mais quand elle s'élevait trop haut, quand la plainte devenait un cri et le gémissement un sanglot, alors il avait besoin de bruit pour en couvrir l'éclat; il lui fallait endormir ses regrets dans le mouvement et les tromper par l'agitation.

Le moyen n'est pas neuf, mais il n'en vaut pas mieux, et nous ne le recommanderons certes pas à nos amis.

Tel qu'il est, M. Barance en usait; il en abusait même; et c'est sur les traces de saint Hubert qu'il cherchait sinon l'oubli, du moins l'apaisement.

Tous les chasseurs, de Charolles à Louhans, et d'Autun à Chalon, le reconnaissaient pour maître; dans une discussion cynégétique, son opinion faisait loi, et l'on citait de lui des exploits à rendre jaloux Nemrod lui-même.

A force de parcourir les grands bois au galop de son cheval, s'enivrant du cor et du sauvage concert de la meute; à force d'aspirer à pleins poumons l'air libre des coteaux, exposant son front aux ardeurs du soleil comme aux morsures du froid; à force de s'imprégner d'indépendance et de solitude, il s'était fait des habitudes à part, qui devenaient son existence, une vie toute primitive à laquelle il n'eût pas facilement renoncé. Sa vigueur physique, à ce dur régime, avait atteint d'étonnantes proportions; et si son énergie morale n'en était point parvenue encore à dire: «doux leur, tu n'es qu'un mot», il comprenait peu les langueurs et les affaissements de certaines âmes, et ne compatissait bien qu'à un genre de larmes, celles qu'un mari verse sur la tombe d'une femme adorée.

L'avenir immatériel de son enfant l'inquiétait donc fort peu. Pourquoi redouter pour elle la solitude de cœur où frissonnent les orphelins? il se sentait assez de tendresse paternelle pour l'envelopper! Pourquoi craindre le vide et l'ennui?... sa fille pouvait prendre une certaine part à ses distractions favorites; et dans ses rêves paternels, dans ses rêves d'avenir, il la voyait à ses côtés, s'animant à la poursuite du cerf ou du sanglier, la taille penchée sur un cheval rapide, l'œil lançant des éclairs et le voile flottant au vent des halliers sonores.

Si quelque matrone aux cheveux gris lui eût affirmé qu'il est pour la femme d'autres devoirs, d'autres plaisirs, une autre destinée enfin, il n'y eût pas contredit, sans doute, mais il n'en fût pas moins demeuré dans la persuasion que les suprêmes consolations et les plus vives jouissances peuvent tenir entre un «bien aller et un hallali».

Que Paule fût de cet avis, c'est peu probable. Ce qui le semble davantage, c'est que la jeune fille ne se faisait pas alors une idée bien nette des choses de ce monde... Elle savait qu'on y souffre et qu'on y jouit; qu'on y pleure et qu'on y chante; qu'il s'y trouve des ombres parmi les rayons et des épines mêlées aux fleurs; mais il lui semblait que les souffrances et les larmes, les ombres et les épines fussent pour d'autres que pour elle. Confiante en la vie, elle l'abordait le sourire aux lèvres et l'espérance au cœur; elle croyait inépuisables les dons qu'elle avait regus; elle se sentait si riche de jeunesse, de santé, d'intelligence et de charme, qu'elle se berçait insou-



cieusement dans cette fièvre allégresse appelée si justement par l'Écriture : « L'orgueil de la vie. »

Que celui d'entre nous dont le cœur ne s'est pas une seule fois gonflé au flux de cet orgueil, lui jette la première pierre.

Après le dîner, le grand-père s'endormit dans son fauteuil, les lèvres entr'ouvertes et le visage béat ; évidemment, le souvenir des imperfections du dîner ne hantait pas son sommeil ; il en fut tiré, cependant, par un bruit de pas discrets que l'épaisseur du tapis n'assourdissait point tout à fait.

« Ah ! monsieur le curé, s'écria-t-il en apercevant l'interrupteur immobile devant lui, c'est bien aimable à vous de ne pas oublier votre vieux paroissien et sa partie de piquet ; d'autant plus que le soir, par ce froid, vous risquez de vous enrhummer dans le trajet du presbytère ici.

— Mais, cher monsieur, le trajet n'est pas long et les soirées n'ont rien de glacial au commencement de septembre dans notre pays. Le plaisir de vous voir et de souhaiter la bienvenue à mademoiselle Barance m'eût fait braver, d'ailleurs...

— Ma petite-fille !... oh ! la charmante enfant ! il me tarde de vous la présenter. L'an dernier, cette enfant-là n'était qu'une espérance encore : le bouton de la fleur ! aujourd'hui, c'est la fleur elle-même, la fleur...

— Parfumant l'air de ses vertus, j'aime à le croire.

— Oh ! des vertus, des vertus, il ne lui en manque pas une ! elle ne serait pas la digne fille de sa mère si elle laissait quelque chose à désirer de ce côté. D'ailleurs nous l'avons mise en pension pour qu'on nous la rende parfaite. »

M. Leclerc sourit devant cette confiance aveugle dans l'influence des pensionnats, et il allait répliquer quand le vieillard appela Jacques.

« Eh bien ! s'écria-t-il avec un mécontentement fêlé, on m'a laissé m'endormir là dans un complet abandon, comme un passereau solitaire sur un toit ! C'est inconvenant, en vérité ! Mon gendre a pris, comme d'habitude, la clef des champs, je pense. Où peut-il être ?

— Au chenil.

— Et ma petite-fille ?

— Avec.

— Ah ! je comprends. Incroyable passion ! N'aurait-il pas la prétention de la faire partager à sa fille, à présent ! Qu'on aille leur annoncer la visite de monsieur le curé. »

La soirée se traîna lentement, accidentée seulement par les exclamations de M. Chauvel, qui triomphait bruyamment quand la chance le favorisait, ou qui se plaignait tout haut si elle lui devenait contraire ; reposé par le petit somme qui avait suivi son dessert, il se sentait dispos et prêt à tenir tête à de plus jeunes que lui.

M. Barance feuilletait silencieusement le *Journal des Chasseurs*.

Le curé observait, tout en comptant ses points, l'attitude de ses hôtes et réfléchissait.

Paule, fatiguée par le voyage, sentait ses paupières lourdes et ses membres endoloris ; tout en couvrant de fines arabesques un carré de filet, elle retournait en esprit au couvent quitté la veille... les guirlandes tressées pour la distribution des prix ornaient encore les murailles ; les pensionnaires n'avaient pas toutes rejoint leurs familles et la récréation du soir les rassemblait joyeuses...

« Six cartes, annonçait l'aïeul.

— Elles sont bonnes.

— Tierce majeure.

— Cela ne vaut pas.

— Trois as, trois valets et trois dix.

— Cela ne vaut pas : quatorze de dames !

— Sept.

— Quatorze.

— Huit.

— Quatorze.

— Neuf.

— Quatorze.

— Dix.

— Quatorze. »

Et toute la soirée ce fut ainsi.

En regagnant sa chambre capitonnée et close déjà comme pour l'hiver, Paule se sentit le cœur serré. Elle écarta les rideaux ouatés, ouvrit la fenêtre, repoussa brusquement les persiennes et s'accouda au balcon.

La lune, dans son plein, inondait la campagne de ses rayons bleuâtres, les étoiles scintillaient dans un azur intense, et les vers luisants, jaloux de l'illumination d'en haut, constellaient la pelouse de leurs phosphorescentes. Une brise tiède encore emportait dans les airs des parfums de fruits mûrs. Les grillons bruisaient dans l'herbe ; les oiseaux de nuit s'appelaient de vieux troncs en vieux troncs, et des rumeurs confuses montaient de la ville voisine dans une vapeur flottante empoûvrée par le reflet des becs de gaz.

Onze heures sonnèrent à l'église de Charnay.

Paule chercha des yeux le clocher perdu dans les grands arbres et ne le trouva point ; mais son regard, en fouillant l'horizon, y rencontra une lumière vacillante qui semblait près de s'éteindre à tout instant et qui se ranimait chaque fois.

« Ce n'est pas la lampe du sanctuaire, pensa-t-elle, l'église s'élève plus près d'ici ; cette lumière ne brille pas dans une ferme non plus... tous les paysans dorment à cette heure. Un château serait mieux éclairé !... Après tout, que m'importe ce lampion solitaire ?... Fermons la fenêtre. »

Elle la ferma, mais pour la rouvrir deux heures plus tard, éveillée par des rêves fatigants et oppressés par le manque d'air.

La lumière isolée vacillait encore dans le lointain :

« Qu'éclaire-t-elle ? pensa la jeune fille ; est-ce le sommeil d'une femme peureuse ou d'un en-



fant qui rit aux anges ? Est-ce la hideuse joie d'un avare comptant son or ? le travail accablant d'une veuve indigente ou l'agonie d'un malade ?... »

Aucune de ces suppositions n'était juste.

Le lendemain Paule ne s'éveilla point au son de la cloche balancée par une main virginale ; entre ses paupières encore à demi closes elle n'entrevit ni les longues files de lits blancs ornés d'un rameau sacré, ni les ombres voilées des religieuses s'inclinant sur ces lits étroits avec une caresse maternelle ou une exhortation à la vigilance.

Mais les rauques aboiements de la meute captive dans son chenil, la fanfare éclatante du piqueur qui se « faisait les lèvres » pour un avenir prochain, l'arrachèrent avant l'aube aux rêves confus qui agitaient son sommeil. Habitée à la toilette rapide des pensionnaires, elle eut bientôt natté ses longs cheveux et revêtu son costume du matin.

M. Chauvel dormait encore, et M. Baran e envoyait, de sa fenêtre, des bonjours bruyants aux chiens, qui l'acclamaient à leur façon. Cependant son regard, se détachant de la meute, rencontra Paule errant parmi les massifs du parterre. Elle s'y promenait seule, la tête penchée, dans une attitude mélancolique, mais le sourire aux lèvres, le regard brillant, et cette physionomie aux multiples aspects révélait bien les mouvements d'une âme agitée en divers sens.

Son père se hâta de la rejoindre et, la baisant au front :

« *Stella matutina*, fit-il en souriant, je te proclame un astre d'heureux augure. C'est toi que mon premier regard a saluée ce matin, et je ne doute pas que tu ne portes bonheur à ma journée ! les superstitions paternelles sont permises, n'est-il pas vrai ? »

Tout en parlant, il avait pris la petite main de Paule pour l'appuyer sur son bras et il entraînait la jeune fille vers l'avenue avec de rapides enjambées qu'elle avait peine à suivre.

« A quel assaut courons-nous donc ainsi ? lui demanda-t-elle bientôt.

— Mais à celui de la belle humeur, de l'appétit et de la santé, fillette. Tout cela flotte au grand air et se récolte à travers champs : aussi ne manqué-je pas de commencer chaque jour par une course au clocher ; et pour peu que ce régime hygiénique et moral te sourie, tu me trouveras prêt toujours à t'en faciliter l'exécution.

— Comment ! vous m'emmenez... sans chapeau et chaussée de la sorte ?

— C'est juste : la pantoufle de vair a peur de la rosée et ce front blanc craint les noircissants baisers du soleil ! Va donc épingle ta toque, bou-tonner tes brodequins et enfiler tes gants. Je te donne... deux minutes. »

Il n'en fallut pas plus de cinq à la jeune fille pour s'équiper en guerre, comme elle le disait plaisamment, et la joyeuse humeur de son père, qu'un retard eût désobligé, s'en accrût.

Ils s'engagèrent d'abord dans des chemins verts où l'épaisseur d'un fin gazon amortissait le bruit de leurs pas ; de hautes murailles les bordaient, murailles vivantes, frissonnant de bien-être sous la brise matinale : l'aubépine aux baies de pourpre, l'épine noire aux fruits bleuâtres, le troène aux grappes luisantes s'y enchevêtraient dans un riche fouillis ; la brione et la douce-amère, le convolvulus et le chèvrefeuille, ces lianes de nos contrées, par leurs flexibles guirlandes de fleurs et de fruits, reliaient entre eux les rameaux épars ; et la mûre sauvage, qui noircissait déjà, offrait une tentation aux goûts encore enfantins de Paule.

Par endroits, les murailles végétales faisaient place à des murs de pierres, les uns coiffés de capillaires et de giroflées, enguirlandés de lierre et revêtus de mousse ; d'autres, d'une blancheur fatigante pour l'œil avec leur badigeon uniforme ; et d'autres encore dont la crête infranchissable se hérissait des tessons de bouteilles. Des portes de toutes les teintes et de toutes les dimensions les perçaient çà et là ; entre les barreaux des grilles, on entrevoyait des pelouses émaillées de fleurs, des rivières en miniature coulant avec un gai murmure sous des ponts fantaisistes, des grottes factices aux parois rocailleuses, et des profils de villas et de châteaux. Des chants d'oiseaux planaient dans le feuillage ; des rires d'enfants éclataient inattendus ; les ouvriers des champs qui se rendaient au travail s'envoyaient de loin des appels joyeux. C'était un réveil complet de toutes choses, et la vie surabondait dans cette plantureuse nature que les souffles d'automne devaient bientôt effleurer.

Tout en marchant, Paule butinait le long des sentiers et bientôt sa gerbe champêtre fut assez lourde pour qu'elle renoncât à la grossir davantage. Elle se rapprocha de son père avec la respectueuse intention de prêter une oreille attentive à ses récits ; mais les souvenirs cynégétiques de M. Barance étaient si vivement éveillés par les circonstances ; les sites qui se déroulaient sous ses yeux lui rappelaient tant d'heures actives, tant de poursuites ardentes, il se laissait aller à tant de digressions enfin, que l'attention de sa fille se fatigua bientôt et que ses distractions révélatrices ne purent longtemps échapper au conteur :

« Fou que je suis ! s'exclama-t-il avec un bon sourire, dans quel fourré vais-je t'empêtrer, ma mignonne ! J'oublie que je te parle hébreu, et tu as la charité de ne pas m'en avertir ! Mais patience, je compléterai ton éducation ; c'est un bonheur auquel j'aspire depuis longtemps, et il ne sera pas dit que la fille de Pierre Barance répond « tarte à



la crème » quand on lui sonne « dix-cors, loupard ou marcassin ! »

En ce moment les promeneurs débouchaient sur la place du village. L'église était ouverte et les cloches carillonnaient gaiement pour un baptême. Bientôt le cortège chrétien en sortit ; l'enfant, las de crier, s'endormait apaisé dans les bras d'une paysanne robuste ; le parrain et la marraine lançaient autour d'eux des nuages de dragées, et les gamins du village, qui faisaient pour cause l'école buissonnière, se pressaient pêle-mêle et se bousculaient dans la poussière, se disputant cette manne.

A leur tour, Pierre Barance et sa fille entrèrent dans le lieu saint et s'agenouillèrent devant l'autel... Ce ne fut certes pas la prière du Pharisien qu'ils y offrirent à Dieu... mais la fierté se mêlait à la reconnaissance dans l'oraison du père ; et si Paule ressentit encore l'atteinte d'une angoisse fugitive, calmée trop vite peut-être par la conscience de sa force et de sa valeur, du moins ne songea-t-elle pas assez que cette valeur et cette force, Dieu les lui dispensait sans qu'elle y eût des droits...

Dans une petite chapelle dédiée à la Madeleine, une peinture de prix représentait la pécheresse sanctifiée, dans l'attitude de la supplication et du repentir ; un rayon de soleil, filtrant par les vitraux, auréolait son front, et sa tête lumineuse se détachait sur le sombre fond du tableau avec une saisissante expression de vérité.

Un pinceau féminin avait produit cette œuvre : une pieuse châtelaine des environs, s'inspirant du récit évangélique, avait su mettre de vraies larmes dans ces yeux levés au ciel. En suivant leur regard, avait-elle eu elle-même une vision des choses cachées et pressenti ce que « l'oreille de l'homme n'a jamais compris ? » L'éblouissement de l'infini lui en avait-il laissé la nostalgie, et s'était-elle prise de dégoût pour les choses d'en-bas, à force de contempler celles d'en-haut?... On ne le sut pas, mais ce tableau fut sa dernière œuvre ; et quand elle y eut tracé les initiales presque invisibles de son noble nom, sa main, qui se glaçait lentement, laissa tomber le pinceau, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit dans la tombe, pour s'éveiller peut-être en face de son modèle idéal.

Une avarie s'étant produite au cadre de ce tableau, M. Leclerc, « très-adroit de ses mains, » selon le dire de ses ouailles, avait relevé les poignets de sa soutane et se disposait à réparer le dommage, quand son attention fut détournée du travail commencé par une observation de M. Barance à Paule. Le curé se retourna et, reconnaissant les visiteurs, il abandonna son outil, baissa ses manchettes, fit une prosternation devant l'autel et suivit le père et la fille hors de l'église.

« Nous n'avons pas l'intention de nous présenter aussi matin chez vous, cher pasteur, lui dit

M. Barance ; mais la première visite de Paule vous est due, et je vous demande pour elle la permission de vous la faire bientôt.

— Pourquoi me laisser plus longtemps attendre ce plaisir ? répondit obligeamment le vieux curé. De même qu'il n'est jamais trop matin pour accueillir d'anciens amis, il n'est jamais trop tôt pour porter la joie dans une maison, et ma porte vous est, dès cette heure, ouverte à deux battants. »

Les deux battants étaient une hyperbole, attendu qu'il n'en avait jamais existé qu'un seul à la porte du presbytère ; mais cet unique battant possédait, en vérité, une propriété singulière ; il semblait s'ouvrir tout seul quand l'on voulait entrer et refuser de se mouvoir s'il s'agissait de sortir, tant l'on éprouvait de peine à le manœuvrer pour le départ.

M. Leclerc n'avait ni sœur, ni tante, ni vieille mère, ni nièce, comme bon nombre de ses confrères. Il vivait sous la dépendance matérielle de Glady, une antique servante difforme et à demi folle que personne n'aurait eu la charité de prendre à son service. Relevée à ses propres yeux par son admission à la cure, Glady avait fini par se prendre elle-même au sérieux et par se croire à peu près acceptable ; mais si elle ne se rendait pas compte de toute la reconnaissance qu'elle devait à son maître, elle avait, du moins, pour lui un dévouement sans bornes, un vrai dévouement de caniche, parfois stupide mais toujours en éveil, bien qu'il adoptât souvent des allures de bouledogue.

« Une jolie heure pour faire des visites à monsieur le curé, quand il n'a pas encore une miette dans l'estomac ! grommela-t-elle en apercevant Paule et son père. Il n'a qu'à s'aviser de leur y montrer son gibier et en voilà pour toute sa matinée de jeûne ! »

Mais le botaniste ne songeait nullement à exhiber les richesses de son herbier devant des yeux profanes. Il savait que M. Barance, si habile à déchiffrer une piste, à découvrir une empreinte de bête fauve, à reconnaître un pied, enfin, confondrait sans vergogne une lilacée avec une orchidée, et que Paule ne demandait pas autre chose aux fleurs que de lui charmer les yeux et l'odorat.

Il reçut ses visiteurs dans une salle basse, lambrissée de bois peint en gris. Un *Ecce homo* dans un cadre de vieux chêne surmontait la cheminée, flanqué par les photographies du curé d'Ars et de l'évêque d'Autun ; des fleurs artificielles, chef-d'œuvre des sœurs institutrices, s'éternisaient sous verre, et le globe de la pendule protégeait avec elles de microscopiques statuette de saints.

Des rideaux blancs tamisaient les rayons du soleil, et sur la table ronde, couverte d'un tapis soigneusement brossé, Paule reconnut un dessous de lampe au crochet, son premier hommage au



digne pasteur, hommage qui lui semblait bien précieux au moment où il coûtait à ses huit ans quinze jours de travail et l'ennui de défaire et de refaire, nombre de fois, les mêmes détails avant de les réussir!

Les fenêtres donnaient sur le jardin, un vrai jardin de presbytère, avec ses allées droites, bordées de buis, ses carrés égaux et sa charmille séculaire où une longue suite de prêtres déjà s'étaient succédé le bréviaire à la main et les yeux fixés sur le saint livre.

Combien de vies saintes écoulées entre les humbles murailles de cette maison étroite et de ce pauvre jardin!... Si ces vies avaient plongé leur racine dans le sable mouvant des choses de ce monde et pris pour but les jouissances terrestres, elles n'eussent été vraiment qu'une longue déception, car tout leur avait manqué là, tout ce que l'homme mondain apprécie; mais elles s'appuyaient sur le roc, elles visaient en haut et l'élan spirituel les élevait dans une région lumineuse d'où les grands d'en bas leur semblaient petites; une région sacrée où elles recevaient à flots les grâces divines pour les répandre à leur tour, en trésors de cette miséricorde et de cet amour universel, infini, qu'on nomme Charité!

Voilà ce qui rendait Paule rêveuse et presque recueillie, tandis que son regard allait du maître de ce logis au logis lui-même.

Son silence parut un indice de fatigue à M. Leclerc, qui savait descendre des sphères contemplatives aux préoccupations matérielles nécessaires, et pour réparer les forces de la promeneuse, il lui offrit de partager son frugal repas du matin.

Une odeur de soupe s'échappait de la cuisine, de concert avec un bruit d'assiettes et de cuillères qui voulait dire :

« Mais partez donc, pour qu'on puisse déjeuner! »

A vrai dire, cette fade odeur de légumes n'avait rien de fort appétissant, surtout si l'on songeait à la cuisinière qui avait prémédité, confectionné et parachevé la chose; aussi Paule n'éprouvait-elle à cet égard aucune tentation, quand M. Leclerc, comme s'il avait deviné sa pensée, prévint son refus :

« Si la soupe aux choux ne vous dit rien de bon, vous pouvez cueillir vous-même votre déjeuner le long des treilles et des espaliers, mademoiselle. De plus, voici un rayon de miel arrivé fort à propos il y a un instant: vous en aurez la primeur. Quant à monsieur votre père, si le petit vin blanc de Charnay, arrosant une tranche de jambon du cru, ne le désoblige pas... »

Pierre Barance accepta sans façon et le couvert fut dressé sous la charmille; pas une feuille morte ne tomba dans le miel, pas une chenille ne se laissa choir au fond des verres, aucune araignée indiscrete ne s'abattit sur le beurre, et les

petits escargots ne montèrent point du sol pour argenter les fruits de leur bave luisante.

Glady, par une inspiration qui la rendit fière trois jours durant, se sentit poussée à faire du café, cet extra du dimanche à la cure! Parhasard il fut bon, quoiqu'elle eût oublié d'y mettre de la chicorée, pensait-elle, et tandis que le bon prêtre et son hôte dégustaient lentement cet odorant breuvage, Paule, comme une enfant, se mit à poursuivre parmi les treilles, un petit chat tout sauvage et tout effarouché, qu'elle s'était juré d'apprivoiser.

Cette poursuite folâtre la conduisit à l'angle du mur où s'ouvrait la porte à deux battants qui n'en avait qu'un; le jardin en terrasse dominait le chemin et la jeune fille, en se penchant sur la crête du mur pour suivre du regard le fugitif, faillit heurter de sa tête celle d'un homme à cheval arrêté près du seuil. Elle se retira vivement sans être aperçue, mais elle avait eu le temps de constater que cet homme était jeune, élancé, beau comme un héros de roman; il causait avec Glady, et sa voix lui sembla sonore et vibrante. Le cheval lui parut digne du cavalier, et pour s'assurer que c'était bien un arabe, elle se pencha de nouveau sur le mur quand son maître lui rendit la main. A ce moment, un chien de berger s'élançant à son poitrail avec des aboiements furieux, lui fit faire un écart énorme qui le jeta hors de sa voie. Le cavalier resta ferme en selle; mais un enfant qui jouait aux billes allait être atteint par les sabots de l'animal quand, plus rapide que la pensée, le cavalier se pencha, saisit l'enfant au vol et, par un prodige de force, l'enleva de terre et l'assit derrière lui!

Paule n'avait pu retenir un cri; le jeune homme l'entendit et se retourna...

« Eh bien! de quoi? fit Glady en apercevant la jeune fille, que le saisissement retenait immobile; eh bien! de quoi? est-ce qu'il peut y arriver malheur quand c'est M. Lecomte-Dumaine qui s'en mêle? Allez, allez, demoiselle, on voit bien que vous n'y connaissez pas: c'est un paroissien qu'il n'y a point son pareil pour la difficulté! Il saurait même s'y prendre pour y forcer le diable à y lâcher le pauvre monde; à preuve Jean Dillon qu'il y a tiré de la Grosne, là-bas, du côté de Chintré, et la petite à Jean-Pierre qu'il y a défournée d'une fournaise de feu d'incendie sans seulement s'y brûler un cheveu de sa tête! »

Attirés par cet incident, les deux causeurs quittaient la charmille; ils aperçurent le cavalier, qui s'éloignait; et M. Leclerc ne put retenir un geste d'étonnement.

« Ah! remarqua-t-il, voici la première fois que mon jeune ami passe devant ma porte sans y frapper.

— Pardon, excuse, monsieur le curé, il y a cogné comme d'accoutumance, même que je la y ai ouverte. Mais je n'ai pas voulu le laisser entrer, pardi! puisqu'il y avait déjà quelqu'un! Vous ne



voulez pas y causer à tout le monde d'un coup, que je pense !

— Toujours la même ! soupira le vieillard, visiblement contrarié. »

Ce fut là toute sa réprimande.

« Quel est donc ce jeune homme ? demanda Pierre Barance ; il ne me semble pas l'avoir jamais rencontré.

— Il habite le pays depuis peu de temps et me fut recommandé par mon ami, le père Marie-Joseph, un dominicain qui l'a élevé. Il me sait gré du bon accueil que je lui fais, dit-il ; mais, en vérité, c'est moi qui lui dois de la reconnaissance pour le plaisir que ses visites me causent.

— Et c'est de Mâcon qu'il vient pour vous les faire ?

— Non, il habite, dans la direction de Solutré, ce vieux donjon de Montaigu, qui est resté vide et silencieux si longtemps.

— Comment ! cette noire bicoque ?

— Vous en parlez en profane, mon ami : Montaigu, tout démantelé, tout amoindri qu'il soit, porte fièrement huit cents ans de noblesse ; c'est presque le seul reste d'architecture féodale que nous ayons dans le pays ; aussi les archéologues en sont-ils amoureux comme des tours du vieux Saint-Vincent, si ce n'est plus !

— Ah ! dame, vous m'en direz tant... Mais, à moins d'avoir des goûts d'ermite ou des instincts d'aigle, comment peut-on imaginer de percher dans cette aire ?

— D'autres goûts, d'autres motifs encore peuvent faire rechercher la solitude, remarqua M. Leclerc sans s'expliquer davantage.

— Ainsi, votre bel inconnu, par une raison quelconque, a dit adieu au monde, à ses pompes et à ses œuvres, pour se draper dans un isolement absolu ?

— M. Lecomte-Dumaine ne vit pas seul, répondit le curé avec un certain embarras ; mais il pourrait donner des leçons de vertu à plus d'un solitaire. Tout jeune qu'il est, il mérite le respect des vieillards et il n'est pas un père qui ne fût heureux de voir son fils le choisir pour modèle.

— C'est égal, si ce phénix est tel que vous le voyez, il devrait se produire un peu dans le monde : nos jeunes gens ne pourraient que gagner à se frotter à lui.

— Monsieur le curé ! monsieur le curé ! glapit la servante qui accourait clopin-clopant, c'est la femme à Bouillard qui vous y fait ensupplier de vous y rendre auprès de son homme : il s'y est décroché la mâchoire en buvant à la régalaide ; et, bien sûr, il n'y aura que vous pour y savoir y r'agrafer, vous qui êtes si adroit de vos mains !

— A bientôt, n'est-ce pas ? se dirent mutuellement M. Leclerc et ses hôtes en se séparant.

— Demoiselle ! v'là le petit chat qu'est revenu, tout hérissé ! voulez-vous y caresser ?... » cria

Glady comme le père et la fille disparaissaient à l'angle de la place.

Aux Ormes, M. Chauvel, chaudement enve-loppé, les attendait au soleil sur un banc du jardin : il fixait un œil inquiet sur le cadran solaire établi à côté, et de temps en temps il demandait à Jacques, qui ratissait les allées :

« Marche-t-il bien, tout à fait bien ? en es-tu sûr ?

— Sûr !

— Quelle imprudence ! sortir à jeun ! courir la prétantaine à travers champs, l'estomac creux comme des lapins de garenne ! les lapins, toutefois, y trouvent leur nourriture, eux, tandis que cette petite ne va pas déjeuner d'une poignée de serpolet, j'imagine ?

— J'imagine.

— Onze heures moins un quart... onze heures moins dix minutes... onze heures moins cinq minutes... onze heures ! vont-ils me faire attendre, maintenant ? Pour le coup, cette enfant en attrapera une dyspepsie... et moi aussi ! Jacques, s'ils rentrent maintenant, trouveront-ils, du moins, le déjeuner prêt ?

— Prêt ! »

L'aieul parlait encore, qu'une ombrelle doublée de rose parut éclore soudainement au bout de l'avenue comme une fleur gigantesque.

A cette vue désirée, Catherine se précipita vers la cloche avec des sauts de crapaud bien intentionnés, pour sonner le déjeuner ; mais la chaînette, suffoquée par la brusquerie de l'attaque, se laissa choir, détachée par cette main trop vigoureuse, et la cloche ne rendit qu'un son unique aussi haletant qu'effarouché.

Dans l'après-midi, pendant que M. Chauvel faisait sa sieste et que Pierre Barance passait en revue l'arsenal dont l'ouverture toute prochaine de la chasse rendait le bon état opportun, Paule emporta son buvard dans un coin du jardin et, fermant les yeux pour ne voir qu'en elle-même, elle se recueillit avant d'écrire ; sa méditation ne fut pas longue, car les idées lui arrivaient en foule assez vite pour qu'elle préparât d'avance plusieurs feuilles de papier.

Déjà, sur la première, d'une main rapide, elle avait tracé :

« Ma bien chère et bien révérende Mère... » quand le roulement d'une voiture dans l'avenue suspendit l'élan de sa plume.

« Ah ! mon Dieu ! déjà des visites ! fit-elle avec dépit. Je ne veux pas en recevoir aujourd'hui : n'ai-je pas promis à la mère Saint-Ambroise de lui écrire tout de suite ? Cachons-nous. »

Elle allait se blottir dans les massifs, quand la voix de son père, qui l'appelait, l'en empêcha :

« Rosa mystica, ou plutôt rose mystérieuse, où donc te dissimules-tu pour le moment ? Allons, chère fleur, épanouis-toi au grand jour ! Il s'ou-



vre au salon quelques paires d'yeux très-avides de te contempler. »

Ces yeux-là étaient de nuances, de formes et d'expressions diverses.

Il y avait d'abord ceux de M. Vallier, le père de famille, avocat très-distingué au barreau de Mâcon : l'ombre épaisse de ses sourcils et le miroitement de ses lunettes empêchaient qu'on ne les distinguât bien, et ceux-là seuls qui voyaient l'orateur plaider savaient à quoi s'en tenir là-dessus : alors ces yeux noirs, ces yeux perçants, allaient droit au but et ne se baissaient jamais : ils lançaient des éclairs ou se mouillaient de larmes ; et ces éclairs étaient ceux d'une indignation réelle, et ces larmes avaient leur source dans une émotion sincère, car M. Vallier ne se chargeait point des causes véreuses et ne plaidait pas contre sa conscience..... aussi parlait-il assez rarement.

Ils n'étaient ni noirs ni perçants, les yeux de madame Vallier ; mais que de choses ils disaient !

On y lisait le plus couramment du monde :

« J'ai un tendre, tendre cœur de mère. Aussi ai-je souffert beaucoup et beaucoup joui... Que de larmes versées quand la maladie éteignait l'un de mes nombreux enfants ! quand la discorde les effleurait de son haleine fatale ! quand un brin d'ivraie germait dans ces jeunes âmes ! Que d'actions de grâces rendues à Dieu, quand cette couronne d'enfants resplendissait de santé ! quand l'amour filial s'épanchait de ces cœurs ! quand la grâce divine y portait ses fruits ! J'ai vieilli prématurément dans les tâches maternelles. Voyez, il neige sur mes cheveux et les rides plissent mon front. D'autres joies et d'autres labeurs m'attendent sans doute... D'avance, je remercie des unes la Providence et j'accepte les autres. Qu'il me soit fait selon la volonté d'en haut ! Je sais qu'elle me sera toujours miséricordieuse et paternelle.

Les yeux d'André, le fils aîné, reflétaient ceux de sa mère, avec la mélancolie en moins et une fière insouciance en plus. On y découvrait cette énergie virile, dédaigneuse des luttes cachées, qui cherche un théâtre d'action plus vaste que le foyer domestique... Si ce jeune homme n'eût pas été militaire, on aurait supposé son costume civil un déguisement, tant il semblait né pour commander à des hommes et pour affronter le danger.

Antoinette, sa jeune sœur, avait des yeux difficiles à décrire : tantôt noirs et profonds comme ceux de son père, quand un sentiment puissant l'agitait ou qu'une pensée austère lui pâlisait le front ; tantôt limpides et doux comme ceux de sa mère, quand les impressions tendres et calmes l'enveloppaient de sérénité. Les femmes juraient que ces yeux-là étaient noirs ; les femmes paraient pour la couleur bleue ; et tous avaient tort, car ils étaient en réalité de ce gris sombre mêlé d'azur et de vert qui rappelle la teinte de l'océan

quand le ciel s'emplît à la fois de nuées et de clartés.

Sous le feu croisé de tous ces yeux, Paule fit son entrée au salon sans se déconcerter. Elle se savait charmante : on le lui disait tant ! elle se sentait sympathique à tous ; elle en recevait si souvent la preuve ! Elle se trouvait donc à l'aise partout, et sans afficher l'aplomb viril de certaines jeunes filles trop à la mode, elle n'avait aucune des hésitations, elle ne commettait nulle des gaucheries que provoquoit la timidité.

« Comment ! c'est vous ? s'écria-t-elle joyeusement à la vue des Vallier ; que je suis charmée de vous retrouver et que c'est donc aimable à vous de me prévenir ! Cher oncle, j'ai bien battu des mains à votre dernier triomphe judiciaire, allez ! mais vous êtes si habitué à vaincre, que vous n'y prenez plus garde, vous !

— Flatteuse ! riposta l'avocat, intérieurement satisfait de cet hommage spontané !

— Chère tante, je vous aurais félicitée déjà du diplôme d'Antoine et des succès de Jeanne au Sacré-Cœur, si je n'avais tenu à le faire de vive voix ! Comment se fait-il que vous soyez aujourd'hui dépouillée d'une partie de vos bijoux ? J'aurais été si charmée de les embrasser tous en même temps que vous ! »

Avec la confusion naïve d'une couveuse en rupture de nid, madame Vallier se mit en devoir d'expliquer l'absence de ses quatre autres enfants et ce qu'elle appelait sa désertion :

« Vois-tu, chère petite, j'avais si grande hâte de revoir la fille de ma meilleure amie que j'ai pris le premier véhicule venu pour monter ici. Or il faudrait une arche de Noé pour nous contenir tous ! et avant qu'on la découvrit, il pouvait surgir vingt obstacles à ma visite : les mères de famille ont les mouvements si peu libres !

— Monsieur le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse ! » annonça Jacques, terrifié de s'entendre prononcer une aussi longue phrase.

Un léger nuage de parfums, sur les ailes d'une petite toux en sourdine, précédait le visiteur. Il marchait à sa suite, d'un pas sec et mesuré, très-distingué de lignes et d'attitude, mais d'une maigreur et d'une rigidité fantastiques, dans ses vêtements coupés à la dernière mode ; d'abondants cheveux noirs, beaucoup trop abondants et trop noirs, ombrageaient son front, qui prenait des teintes de pastel nouvellement crayonné ; sa barbe ne comptait pas un fil d'argent, et son sourire, un peu caustique parfois, laissait voir deux rangées de dents sans lacune et d'une blancheur invraisemblable.

Bref, le marquis était, depuis longtemps déjà, un vieillard qui ne voulait pas se l'avouer et qui tentait de le cacher aux autres ; il espérait leur faire illusion grâce aux supercheries de l'art, et dans cette lutte impuissante contre les outrages du temps, il dépensait une force de volonté, il



gaspillait des efforts d'intelligence qu'il eût facilement mieux employés.

Il ne manquait pas d'une certaine grandeur de caractère cependant : fidèle à ses opinions, fidèle à ses amitiés, il ne pactisait jamais avec ce qu'il croyait être l'erreur et portait haut sa devise : « Honneur et loyauté ; » mais enivré par les succès mondains dont sa jeunesse s'était bercée, il n'y pouvait renoncer sans désespoir et les poursuivait quand même.

Quand l'asthme qui le tourmentait en humiliant lui permit de reprendre haleine, il tourna galement un compliment de bienvenue à Paule et raconta les pérégrinations balnéaires qui l'avaient éloigné de Charnay durant toute la belle saison :

« L'herbe a eu le temps de pousser entre les pavés de ma cour d'honneur, ajouta-t-il, et les araignées ont accroché leurs toiles aux ogives de mes tourelles ; mais la toilette de mon château sera promptement réparée, et je serai trop heu-

reux de l'ouvrir à la société des environs si elle veut bien me faire l'honneur d'y accepter quelques fêtes. »

Hâtons-nous de dire que l'asthme du vieillard se mit opiniâtrément en travers de ses projets mondains et qu'il lui fut impossible de les exécuter. Il suffisait qu'il lançât des invitations à un dîner, qu'il préparât une partie de pêche ou qu'il organisât un bal, pour que les suffocations revinssent et qu'il dût retirer ses invitations !

Mais alors il ne prévoyait pas ces contre-temps douloureux, et les jeunes filles acceptèrent joyeusement la perspective de plaisirs qu'il leur présentait.

Le soir de ce jour, en cherchant des yeux l'étoile polaire pour s'orienter, Paule rencontra dans le lointain la lueur vacillante qui l'avait fait rêver la veille.

« Peut-être luit-elle à Montaigu... » pensa-t-elle. Cette fois, elle ne se trompait pas.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

## A UNE VIEILLE SERVANTE

Reste ainsi, ne fais pas un geste,  
Ne quitte pas ton escabeau.  
Poursuis ta besogne modeste,  
A côté d'un pâle flambeau.

Mon cœur est plein, mon œil se mouille,  
Lorsque, seule et baissant les yeux,  
Je te vois filer ta quenouille  
A ce foyer silencieux.

Les obscures vertus de l'âme,  
Le dévouement et la bonté  
Prêtent au front de l'humble femme  
Je ne sais quelle majesté.

Te souviens-tu en notre aurore,  
Te souviens-tu de la saison  
Où la vie au rire sonore  
Egayait toute la maison ?

Après les heures de l'étude,  
Nous revenions à nos ébats ;  
Et toi, non sans inquiétude,  
Tu suivais, tricotant nos bas.

Chacun volait à sa chimère,  
Tu n'en perdais aucun de l'œil,

Ayant les soucis de la mère  
Sans en avoir le doux orgueil.

Les longs jours ont creusé ta tempe ;  
Tes yeux, tristes et doux à voir,  
Ont l'éclat voilé de la lampe  
Que tu m'allumes chaque soir.

Tu contenais à chaque épreuve  
Ton cœur muet, quoique trop plein ;  
Avec la veuve tu fus veuve,  
Orpheline avec l'orphelin !

De chaque enfant, de chaque maître,  
Tu te complais à discourir ;  
Tu sais la chambre où tu vis naître  
Et la chambre où tu vis mourir.

De tout ce passé que je pleure,  
De l'âme même des parents,  
En toi quelque chose demeure :  
Je le retrouve et le reprends.

Va, je t'aime, âme simple et grande,  
Toi qui jamais ne sus haïr ;  
Je t'aime, et moi qui te commande,  
Je me sens prêt à t'obéir !

J. AUTRAN.



## REVUE MUSICALE

Souhaits du 1<sup>er</sup> Janvier 1877.

Mademoiselle Pelletan.—*Kosiki*.—Opéras et Opérettes de l'année 1876.

Nous ne vous souhaiterons pas pour l'année 1877, aimables lectrices, des bonbons, des bijoux et des dentelles, persuadée que nous sommes que vos corbeilles vont se remplir de tous ces délicieux présents. Nous serons plus grave dans nos desirs, plus sérieuse dans nos espérances. N'avons-nous pas toutes un an de plus ?

Jeunes femmes et jeunes filles, accueillez avec bienveillance les idées d'une femme qui a eu votre âge, et qui, au lieu de se jeter étourdiement dans les caprices souvent ridicules de la mode, savait y prendre le bon côté et en rejetait le mauvais. Notre journal est forcé de vous fournir de jolies petites figures qui font les délices de vos causeries. Vous perdriez un grand plaisir en ne les recevant pas.

Mais il est deux modes contre lesquelles nous protesterons avec une patiente énergie. Les hommes sont les premiers à en sourire, les uns avec dédain, les autres avec suffisance. Convenez, mesdames, qu'il n'y a là rien de flatteur ! La première est celle qui consiste à s'emprisonner le corps dans une jupe si serrée, si strictement collée à vos flancs qu'on pourrait compter les muscles et les nerfs de la personne qui s'affuble ainsi. Mesdames Récamier et Tallien se sont fait jadis bien des ennemis pour avoir porté cette forme de costume.

Une autre mode absolument absurde, c'est celle de cacher son front sous un voile épais de cheveux vrais ou faux. Vous verrez quelque jour que l'on mettra son nez dans un étui ! Un front haut et pur ne vaut-il pas ces petites boucles frisées et pommadées dont on l'obscurcit. Chères enfants, n'oubliez pas que le front révèle l'intelligence ; choisissez parmi les modes les formes et les costumes de bon goût, et ne suivez pas tout ce que le caprice des couturières et des modistes invente chaque jour en vue de leurs propres fortunes. Voici ce que vous souhaitez, pour l'année qui commence, la plus humble de vos rédactrices.

Il n'a pas paru, jusqu'au moment où nous écrivons, de compositions assez importantes pour que nous dussions en faire part à nos lectrices. On nous en promet une telle profusion pour cet hiver que nous n'aurons pas de chômage. En attendant nous allons leur faire quelques réflexions sur la musique.

Berlioz et bien d'autres que lui se plaignaient amèrement des déplorables éditions des œuvres de Glück, et ils avaient bien raison. Dans un album anecdotique, nous avons trouvé l'histoire de mademoiselle Pelletan, sa plus grande et sa plus dévouée admiratrice. C'est ce qu'aujourd'hui nous allons mettre à la place des bouffonneries indécentes et ridicules dont les théâtres se laissent envahir. Cette noble femme, éprise des œuvres du grand maître, eut une influence immense sur les éditions qui parurent depuis, et qui dès lors cessèrent d'être hachées et morcelées comme elles l'avaient été auparavant.

Mademoiselle Pelletan avait peu de fortune. Elle dépensa tout ce qu'elle avait pour élever le monument réparateur, le monument glorieux, et décerner à l'immortel génie une suprême apothéose. Un autre admirateur de Glück, le regretté Berthold Dameke, devint le coopérateur de mademoiselle Pelletan.

Cette femme, qui fit sa vie de la gloire d'un autre, est morte avant d'avoir achevé son œuvre. Quelqu'un la continuera. Elle a voulu qu'elle lui survécût, et c'est sans doute M. de Saint-Saëns qui achèvera ce que Dameke avait commencé.

Il a tracé de mademoiselle Pelletan, la prêtresse de Glück, un portrait touchant :

« Lorsque les épreuves d'*Alceste* furent imprimées, mademoiselle Pelletan vint me trouver et me fit l'honneur de me demander ma collaboration. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Je fus frappé de sa simplicité presque grandiose, du sérieux de sa parole, de l'élévation de ses idées. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'ayant beaucoup étudié Glück depuis mon enfance, je me croyais, comme on dit, très-versé dans la matière. Au bout de deux séances j'avais reconnu que j'étais un enfant. Mademoiselle Pelletan m'en remontrait à chaque pas. Concentrant toutes ses facultés sur un seul point, elle était devenue, avec le temps, plus forte que Dameke lui-même, l'élève avait surpassé le professeur.

Elle apportait à son travail les ressources les plus délicates de l'intuition féminine, jointes à l'expérience d'un artiste consommé. Elle découvrait des lumières inattendues dont elle éclairait les mystères en apparence les plus inintelligibles. Comme Cuvier, elle reconstruisait un fossile avec une phalange. Cette comparaison pourra paraître exagérée ; je n'en trouve cependant pas d'autre pour donner une idée d'un travail dont les diffi-



cultés ne sauraient être soupçonnées. Souvent les documents dont nous disposions ne servaient qu'à embrouiller les questions; souvent la lecture du manuscrit original ne nous apprenait qu'une chose, l'incroyable incurie de l'auteur et son dédain pour certains détails qu'une édition correcte ne saurait négliger. En pareil cas, elle réfléchissait longuement, comparait, fouillait dans les ouvrages les moins connus de l'auteur, cherchait des analogies, et finissait toujours par asseoir une conviction sur des bases solides.

» C'était, certes, une enthousiaste; ce n'était pas une exaltée. La plus froide raison dirigeait ses actes. Elle aimait et cherchait le beau et le bien pour eux-mêmes, simplement et naturellement. Assez grande, droite, brune, toujours correctement vêtue de noir avec une sévère élégance, elle avait de la femme toutes les qualités précieuses et élevées, une bonté sans limite, une extrême finesse, l'amour de l'ordre et des convenances en toutes choses; elle avait laissé comme un bagage inutile tout le reste, la coquetterie, l'amour des égards et des compliments même les plus réservés et les plus mérités, en un mot tout ce qui pouvait la gêner dans l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme un impérieux devoir.

» Elle se hâtait, sachant que ses jours étaient comptés; elle travaillait couchée, quand le mal qui la minait sourdement ne lui permettait pas de rester debout. Son regard exprimait une volonté inébranlable, et pourtant on n'y trouvait ni hardiesse, ni dureté, mais une de ces loyautés guerrières, qui semblent possibles seulement chez certaines femmes supérieures, et qui font vaguement songer à l'archange saint Michel. Il devait être malaisé de mentir sous ce regard.

» Tout en s'occupant sans relâche de son travail, elle soignait son vieux père infirme, elle s'enquerrait des infortunes à soulager, elle semait les bienfaits autour d'elle. Elle pouvait vivre de longues années encore, continuant sa grande œuvre et ses bonnes œuvres. Dieu ne l'a pas voulu: il a repris cette belle âme affamée de justice et de lumière.

Les deux *Iphigénie* et *Alceste* sont publiés;

les épreuves d'*Armide* sont corrigées et les matériaux de la publication d'*Orphée* sont rassemblés.

Grâce à mademoiselle Pelletan, le génie de Glück habite à jamais un temple digne de lui, où des fervents pourront honorer dans sa gloire et dans sa majesté.

Nous ne parlerons que pour mémoire de *Kosiki*, opéra-comique en trois actes de M. Lécocq, qui nous avait fait mieux espérer de son talent déjà si connu. Nous ne parlerons pas davantage de quelques opérettes de fort mauvais goût comme libretto et de musique très-médiocre.

Voici la liste des opéras et opérettes reçus ou représentés à Paris pendant le cours de l'année 1876 :

*Pompon*. — *La Petite Mariée*. — *La Belle Poule*. — *Le Bourgeois-Gentilhomme*. — *Jeanne d'Arc*. — *Aïda*. — *Dimitri*. — *Obéron*. — *Sylvia*. — Fragment des *Nibelungen*. — *Kosiki*. — *Paul et Virginie*, dont nous rendrons compte le mois prochain.

..

Nous avons parlé ici déjà de PIANO-REVUE, cette publication musicale qui prime toutes ses devancières par la valeur des œuvres qu'elle renferme, la richesse du format et le bon marché exceptionnel qui la met à la portée des bourses les plus modestes.

Des six numéros déjà parus, on a formé un magnifique volume (grand format), somptueusement relié, qui constitue un total de cent dix morceaux de musique pour piano, tous puisés dans les œuvres des meilleurs maîtres classiques et modernes.

Tous les genres sont représentés dans cette belle collection, et quel que soit le goût ou le degré de force des personnes qui en parcourront les pages, elles sont assurées d'y trouver de nombreuses pièces à leur portée.

Pour plus amples informations, nous renvoyons nos lectrices à l'annonce insérée sur la couverture; là se trouvent indiquées les conditions de prix pour la France et l'Etranger.

MARIE LASSAYEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### REMÈDES POUR FAIRE CESSER LE HOQUET

Retenir son haleine le plus longtemps possible, en se bouchant les deux oreilles, la tête un peu renversée en arrière.

— Boire de l'eau très-fraîche avec lenteur et à longs traits.

— Provoquer l'éternuement.

— Tenir longtemps les mains dans l'eau chaude.

— Mâcher et avaler de la semence d'anis.

— Se gargariser avec de l'eau fortement vinaigrée.

Il est dangereux de tenter d'arrêter le hoquet

chez une personne qui en est affectée en lui causant une frayeur soudaine.

..

### BAYAROISES

Les bayaraises se font avec du lait bouillant abondamment sucré, aromatisé avec une liqueur quelconque, suivant le goût : de l'essence de vanille, de la fleur d'orange ou une dissolution de chocolat, ou encore une infusion de café ou de thé. On sucre quelquefois cette boisson chaude avec du sirop de capillaire.



## CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

1<sup>er</sup> janvier au soir.

Si j'étais superstitieuse, ma chère Jeanne, j'augurerais fort tristement de cette nouvelle année qui, secouant sa corne d'abondance dès la première heure, après avoir comblé tout mon entourage de surprises joyeuses, en laisse tomber pour moi... une rage de dents !

Sais-tu ce que c'est qu'une rage de dents ?

Si oui, je te plains ! si non, puisse Dieu te maintenir dans ton heureuse ignorance !

Pour moi, je ménage ta sensibilité en m'abstenant de te décrire mon supplice ; toutefois, comme il me laisse un peu de répit depuis quelques minutes, j'en profite pour tenter de l'oublier en causant avec toi.

Ne crains pas que je ponctue ma prose de gémissements, ma chérie : je n'abuse pas de la plainte, et je m'efforce, autant que possible, de ne point faire supporter mes maux par autrui. J'avoue même que j'éprouve une certaine douceur à souffrir seule ; aussi ai-je fait le vide autour de moi ce soir.

Notre vieille tante du Biv donne un dîner de famille tous les ans, à pareil jour ; nous respectons cette tradition qui lui est chère, et aucun de nous ne manquerait facilement à ce rendez-vous annuel ; aussi, forcée de m'en abstenir, ai-je insisté pour que mon mari s'y rendit avec nos enfants.

Il résistait, le terrible homme, affirmant ne pouvoir trouver aucun plaisir dans une réunion d'où je serais absente.

« Ta, ta, ta, monsieur, ai-je dit ; vous voulez poser pour le mari modèle ; mais je ne crois pas un traître mot de vos protestations et je devine très-bien le sacrifice sous cet apparent mépris des plaisirs que je ne partage point. Eh bien ! comme je suis une affreuse égoïste, je vous déclare qu'il faut à mon bonheur la pensée que vous vous amusez, quand une occasion comme celle-ci se présente de le faire. Je vous somme donc de vous distraire, de vous divertir à mon intention, et je n'admets pas une plus longue résistance. J'ai dit ! »

Ah ! dame, quand je prends ces airs suprêmes, quand je me dresse de toute ma taille contre mon tyran, tu conviendras qu'il n'a point de plus sage parti à prendre que de céder.

C'est ce qu'il a fait.

Mon fils avait une adorable petite moue attristée quand je l'ai habillé pour sortir sans moi ; ma fille se consolait de me laisser seule en me promettant un bonbon au retour ; et tous deux, la main dans la main de leur père, ont descendu l'escalier en retournant de temps en temps leur visage rose vers la mère qui les regardait d'en haut.

Depuis mon mariage, c'est la première fois que je manque à cette réunion de famille...

Ma cuisinière est sortie de bonne heure pour aider à celle de ma tante ; Baliveau, convoqué sans doute à quelque assemblée canine, a prissubrepticement la clef des rues ; mon chat lui-même porte, de gouttière en gouttière, ses souhaits de nouvel an ; je suis seule à la maison, toute seule !

Tout à l'heure encore, le pas de mon mari dans la chambre voisine, la voix de mes enfants, qui s'interrompaient l'un l'autre, les mille bruits d'intérieur dont l'ensemble forme un doux concert familial, me caressaient l'oreille ; tout cela brusquement a cessé ; le grillon même du foyer s'est tu... un silence morne semble souligner l'absence des miens, et je me sens le cœur serré...

Folle, folle que je suis ! dans peu d'heures ils reviendront ; j'ouvrirai mes bras tout grands pour les recevoir, et je sentirai leurs cœurs battre contre ma poitrine... Ah ! combien ils m'envieraient, ceux qui pleurent sur des départs sans espoir de retour, ceux auxquels on n'a point dit : « Au revoir ! » mais « Adieu ! » Combien ils m'envieraient !

Au lieu de me laisser gagner par la mélancolie, je vais faire ma joie de celle des autres et me transporter en esprit chez notre tante du Biv :

Je vois sa bonne figure, ronde et ridée comme une pomme au printemps, s'illuminer de plaisir ; elle a certainement exhibé toutes ses bagues, la chère femme : c'est une manière à elle d'honorer ses invités ; plus le nombre de bagues augmente, plus on doit se sentir flatté de la réception.

Pour un dîner sans façon, un dîner improvisé, l'améthyste seulement ; si le groupe des invités s'accroît, le grenat s'en mêle ; ajoutet-on deux plats de cérémonie, voici apparaître une pierre gravée, sur la nature de laquelle les lapidaires du



pays n'ont jamais pu s'entendre; s'il y a plus de douze couverts à mettre, l'émeraude sort de l'écrin; arrive-t-on à dix-huit, le rubis et la topaze lancent leurs feux croisés; à vingt couverts, la main droite est de la fête et s'agrément de l'opale et du brillant; mais à vingt-quatre, oh! vingt-quatre, c'est-à-dire quand toute la famille s'assemble comme aujourd'hui, le plus précieux joyau de ma tante est exposé: c'est une vieille et lourde bague montée sans goût ni art, avec un chaton fantastique où les cheveux dorés s'embrouillent avec les fils d'argent et les mèches brunes; ce fouillis confond les microscopiques dépouilles de trois générations: le père et la mère de notre tante, l'excellent mari qu'elle regrette, l'enfant qu'elle pleure encore ont fourni leur part à ce trophée funèbre... Aussi la vieille bague est-elle pour nous une sorte de reliquaire dont nul ne s'avisait de sourire! quand elle apparaît comme pour mêler la mémoire des morts à la joie des vivants, l'émotion nous gagne, et la bonne tante, un peu vulgaire, un peu bruyante, se transfigure et se poétise sous l'aurole des souvenirs...

Elle a dû s'agiter beaucoup pour la solennité d'aujourd'hui.

Si elle brouille parfois la renaissance avec le moyen âge, s'il lui arrive de confondre Briangon avec Besançon, Procuste avec Auguste, et les Lapons avec les Patagons, elle a du moins la mémoire du cœur dans ses moindres détails, et se souvient des goûts de chacun pour les satisfaire et les flatter. A table, tout convive trouvera son mets favori; au salon, les petits et les grands pourront se livrer à leur jeu de prédilection, préparé parfois avec une exactitude naïve.

Il y a peu d'années, un de ses neveux, fortement préoccupé d'un projet de mariage qui menaçait ruines, s'était machinalement emparé d'un canif oublié sur la table et tailladait! sans s'en apercevoir, le bras du fauteuil où il rêvait d'avenir! La distraction dura toute la soirée, et l'acajou en sortit très-bizarrement sculpté.

Quelques mois plus tard, le neveu triomphant présentait sa jeune femme à la famille réunie. L'arc-en-ciel de pierreries scintillait aux deux mains de ma tante lorsque, de l'une de ces bonnes mains rougeaudes, elle fit un signe au domestique:

« Eh bien! et le canif? »

Presque aussitôt Joseph reparut, un plateau à la main, et sur ce plateau l'objet demandé. Il roula silencieusement le fauteuil mutilé vers le nouveau marié, lui présenta le plateau et, d'une voix caverneuse:

« Il reste encore un bras au service de monsieur. »

Le jeune homme, interdit, chercha dans ses souvenirs, trouva, rougit, et regardant sa femme à la dérobée:

« Merci, répondit-il en riant; j'ai mieux à faire aujourd'hui. »

Ces bonnes naïvetés de ma tante, pareilles à des malices, mais qui n'en sont jamais, la font sourire elle-même, car elle n'est ni sottise ni dépourvue de finesse malgré quelques lacunes... et son salon offre de l'attrait, même aux étrangers, bien qu'on y joue encore le boston et la bête-ombrée... ou peut-être à cause de cela; on y joue autre chose il est vrai, et les usages nouveaux sont très-prompts à nous envahir, quoi que tu puisses en penser, chère Parisienne.

Nous habitons une bourgade, un trou, comme vous dites, vous autres dédaigneux; mais l'air social s'y renouvelle incessamment, car nous avons un va-et-vient continu de fonctionnaires. Sont-ils mal, nous leur fermons nos portes; sont-ils bien, nous ouvrons à deux battants et nous copions les beaux usages.

Il nous passe une lanterne magique si complexe devant les yeux, nous avons étudié des types tellement nombreux, tellement divers que ni les gens ni les choses ne nous étonnent plus maintenant; nous savons que les aptitudes, les goûts et les tempéraments sont variés à l'infini, et nous laissons chacun libre d'agir à sa guise, adoptant ce qui nous paraît convenable et opportun avec un éclectisme que tu loueras sans doute.

Aussi, ma chérie, ne sommes-nous pas cancaniers comme pourraient le supposer les détracteurs des petites villes. Je connais même plus d'un cercle parisien, plus d'une coterie, dans le meilleur de vos innombrables mondes, auxquels notre humble trou pourrait en remontrer pour la discrétion et la tempérance de langage!

Pardonne cette petite pointe de vanité à mon « provincialisme » enraciné. Que veux-tu? on a fait tant de contes à notre préjudice chez vous, on nous y connaît si mal que j'éprouve le besoin de nous réhabiliter un peu; c'est de la simple justice et tu ne peux m'en vouloir, n'est-ce pas?

— Oh là! là! voilà ma douleur qui se réveille! Misérables dents!... Non... cela se calme... ce n'était qu'une fausse alerte!... Sans doute, en ce moment, on boit à ma santé entre la compote d'ananas et les pralines de Siraudin... Cela me porte bonheur.

Que fait-on ensuite? quels divertissements suivent le café? Pendant que l'antédiluvien boston s'organise solennellement, voici un prélude de Wagner... le passé et l'avenir en présence! Le passé demande cœur et joue la misère; l'avenir s'agite, se tourmente, soupire et divague... c'est l'inconnu, c'est l'incompréhensible!

— Il paraît que mon cousin Georges et ses amis le comprennent à demi-mot cependant et le déchiffrent à livre fermé; cela suffit pour les passionner. Oh! les enragés! les voici qui mordent à dents aiguës tout l'ancien répertoire, je le parie... l'oncle Thoumieux qui jouait de la flûte il y a vingt ans et qui chantait la *Dame blanche*,









Janvier 1877

Exposition aux Paris

4084

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Oruot. 2

Coiffures de M<sup>lle</sup> Vidal 42, rue Vivienne - Etoffes des Magasins du Petit St Thomas, 7.  
du Bac, 35 - Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon. Ch<sup>ie</sup> St-Antin, 6 - Parfumerie de Guerlain.  
rue de la Paix, 35 - Machines à coudre Wheeler & Wilson, 70, Boul. Sébastopol



l'oncle Thoumieux qui fit la conquête de sa grosse femme en soupirant la romance de Chérubin : « *Voi che appete* » l'oncle Thoumieux enfin, qui voit brûler ce qu'il adore, renonce à défendre ses dieux anciens contre les énergumènes qui ne l'écouteraient même pas : il se voile la face avec un écran-bannière sur lequel un Chimère jongle avec des flammes de punch ; et si, comme d'habitude, Georges appelle Rossini « *polisson* », l'oncle Thoumieux quittera le salon en fripant son gilet à la place du cœur... affaire d'enthousiasme froissé.

Dites donc après cela, mesdames et messieurs de Paris, que nous sommes calmes et encroûtés !

— Bon... voilà mon feu qui s'éteint, comme si celui de la correspondance devait me suffire ! Remettons une bûche, deux bûches... C'est fait ! le bois pétille en s'allumant ; la flamme darde ses langues folles en tous sens ; ses reflets rouges et blancs dansent sur les murs de ma chambre ; ils émaillent de points lumineux les cadres dorés, le verre bombé des médaillons, le ventre rebondi des vieilles potiches. C'est vivant, c'est gai ! ou plutôt ce serait gai si...

Eh bien ! quoi ? vais-je encore geindre comme une enfant gâtée ?... Ils vont rentrer... la porte s'ouvre... ils rentrent... des pas montent l'escalier... ce sont bien eux !... quel bonheur !

« Avez-vous beaucoup souffert ? me crie mon bon mari, du seuil de la chambre.

— Maman, on vous a bien regrettée ; mais je vous ai fait honneur, affirme mon fils d'un air sérieux ; je n'ai pas mangé de tout, et je n'ai rien mis dans ma poche. »

Quant à ma fillette, endormie profondément dans les bras de son père, si elle me parle, c'est en rêve, tandis que sa petite main crispée retient un gros bonbon à demi fondu : la consolation promise !

Tout s'est passé chez la tante du Biy comme je le supposais ; seulement Rossini et Wagner ont failli se faire des concessions, résultat pacifique et inespéré que l'on attribue à l'excellence du diner.

« Rien ne dispose à la mansuétude comme un plat réussi », prétend...

— Au fait, je ne veux pas te dire qui prétend cela. Ce quelqu'un-là, en vérité, attribuerait un rôle trop important aux cordons bleus ; dès lors, où arriveraient les exigences de cette redoutable corporation ? Les anses n'y suffiraient plus, ma chère : ce seraient les paniers eux-mêmes que l'on verrait danser la *Boulangère* !

Voilà ma fille couchée sans que ses beaux grands yeux se soient ouverts ; mon mari et mon fils m'attendent pour la prière du soir, et je me vois forcée de clore ici ma lettre. Je ne puis cependant me résigner à le faire sans t'avoir demandé une grâce pour les étrennes :

Transmets aux abonnées de notre cher journal mes souhaits de bonne année, et retiens pour toi-même ceux qui s'harmonisent le mieux avec tes désirs : En retour, je te demande d'aimer toujours comme aujourd'hui

TA FLORENCE.

## MODES

La saison dite de carnaval étant très-courte cette année, les réceptions dansantes se succèdent et se multiplient en ce moment. La maison Dubois, 31, rue d'Anjou, compose les toilettes les plus originales et les mieux réussies aux lumières. Tout ce qui sort de chez madame Dubois a un cachet particulier de bon goût.

Ses modèles sont admirablement choisis et elle sait les approprier au physique des personnes qu'elle habille ; ce qui, avec les modes actuelles, est fort essentiel.

Pour le soir, madame Dubois ne fait plus de tunique ou polonaise, à moins que ce ne soit en arrangement de toilette. Comme toilette de bal de jeune fille, et pour 200 fr., on m'a montré de ravissantes robes de tarlatane ; les jupes toutes garnies de volants ruchés d'un effet tout à fait

nuageux, et les corsages cuirasse lacés derrière, en faille, avec ornements semblables.

Le blanc, pour les jeunes personnes surtout, est toujours la plus jolie couleur ; mais en robe de soie unie, le rose ou le bleu sont préférables.

Madame Dubois a parfaitement résolu le problème difficile de confectionner pour elles des toilettes de soie fort simples, et néanmoins très-habillées. Cela tient surtout à l'élégance de la coupe. La forme est princesse à queue allongée, avec volant plissé dans le bas ; corsage décolleté en carré ou en rond, selon la taille de la jeune fille.

En tulle, j'ai vu les plus délicieux modèles. C'est pour de très-grands bals. Les jupes sont bouillonnées jusqu'à la taille ; rien n'est plus vapoureux. Les corsages, très-plats, forme habit,



sont en velours ottoman, avec draperies de tulle.

Les jeunes femmes auront beaucoup de garnitures de fleurs et de feuillages, disposées sur leurs jupes; ainsi, sur une toilette de tulle, partira de la hanche, en traversant tout le devant en biais, une immense branche de marronnier à feuilles naissantes, dont la traîne ira mourir dans la queue de la robe. Même branche posée sur l'épaule en travers du corsage. Coiffure analogue.

Fort remarquée à l'une des dernières grandes réceptions, et sortant de la maison Duboys, la toilette que je vais décrire:

La forme est princesse, en très-belle faille d'un bleu un peu soutenu; le devant est organisé avec des écharpes de point d'Angleterre vieux, tournant par derrière en draperies merveilleuses. La tête de ces dentelles est formée par une guirlande de feuilles de capillaires en velours foncé, parsemées de feuilles naissantes, vert clair. Corsage décolleté très-modérément orné de dentelle et de feuillage. Coiffure de feuilles teintées. Le tout d'une grande finesse. Souvent madame Duboys mélange des brindilles de chenille tombant au milieu de fleurs et de feuillages, posés en garniture de robe de bal. Cela fait très-bien.

L'or et l'argent sont tout à fait tombés. En revanche, on trouve de très-jolis galons de différents genres convenant aux toilettes modestes et confectionnées chez soi. Il y en a à fond de satin, brodés de petite chenille; d'autres, avec application de velours. Il y en a en chenille frappée, qui sont jolis au bord d'une robe de jeune fille. On les dispose quelquefois en long, suivant les couleurs du dos, par conséquent, évasant vers le haut et le bas, et se réunissant presque à la taille. Cela amincit les personnes un peu trop fortes.

Les galons de satin brodés de chenille ou de velours sont aussi avantageux pour restaurer la robe de velours d'une femme âgée. Mais, comme tout ce qui est joli et nouveau, cela ne tardera pas à devenir commun.

La robe de ville *habillée* se fait généralement forme princesse. La tunique ne se fait plus guère que pour les costumes habituels et en laine; les poches apparentes ont vécu! On avait trop abusé des garnitures de toute espèce; elles vont disparaître, au moins pour un temps. On fait encore des corsages cuirasse avec gilet Louis XV, sur des jupes très-longues et à draperies plates.

Les jupons de soie se garnissent peu haut; les plissés plus ou moins variés sont toujours les ornements les plus choisis.

Je veux encore donner la description d'une toilette de chez madame Duboys, car je l'ai trouvée charmante; elle convient au jour et au soir. Elle est de forme princesse, en velours ciselé, fond satiné, couleur fleur de tilleul (nuance nouvelle remplaçant le blanc crème), et application de velours bronze florentin. Tout le derrière de

la robe est en velours ciselé et le devant en faille unie, couleur bronze, avec des draperies de velours, mélangées d'effilés de soie et de chenille. Le corsage est ouvert en carré et les manches, en soie, ont dans le bas des draperies de velours rappelant celles de la jupe.

On commence à faire des vêtements un peu moins longs que ceux du commencement de l'hiver; madame Duboys a spécialement, à cette intention, un tissu tout nouveau: c'est une armure de soie dont l'envers est en cachemire à longs poils. Quoique chaud, c'est d'un porté léger et agréable; cela se garnit de belles passementeries, mélangées de peluche.

La *redingote* est un vêtement très-adopté par les jeunes femmes et les jeunes filles. Cela a beaucoup de cachet, mais exige une parfaite exécution. Il n'y a, du reste, aucune différence avec le vêtement des hommes ainsi nommé: la coupe est la même; il n'y a aucune garniture, et les poches sont aussi placées intérieurement.

Les redingotes de drap couleur beige sont particulièrement jolies; elles sont doublées de soie marron, et ont des boutons de cette nuance, en métal transparent.

Grand luxe dans les sorties de bal; presque toutes ont de la fourrure. Mais il y a une telle abondance de fantaisie de fourrure commune, qu'on en est un peu saturé. Celles jaune clair sont particulièrement désagréables et peu seyantes; aussi le renard bleu conserve-t-il sa supériorité. Sur du noir, du blanc ou toute autre couleur, rien n'est plus joli et plus avantageux au teint.

Les chapeaux clairs sont assez en vogue.

Les formes *bonnes femmes*, à petit bavolet, sont très-communes; il faut; en les accentuant un peu comme grandeur, elles conviennent aux femmes qui ne sont plus jeunes.

Le feutre ras blanc est élégant; les brides sont en satin effilé de chaque côté; torsade en dessous en peluche de couleur; sur le dessus du chapeau, et un peu de côté, plume de coq blanche à la suite de laquelle se trouvent deux pompons espagnols en soie, de la couleur de la torsade, un gros et un petit.

On fait même des chapeaux de même forme, en velours épinglé, velours ottoman et gros grain. J'en ai vu de soie rose, excessivement jolis; les brides et les plumes frisées de même nuance, torsade de velours noir en dessous; pour l'ordinaire en feutre gris, forme fermée; galon de peluche de même nuance autour de la calotte, attaché derrière en petit nœud, sans bouts; brides de satin gris, avec galon au milieu.

Sur le haut du chapeau, un peu de côté, se trouvent cinq petites têtes de plumes en surmontant une très-longue, qui vient finir en pendant un peu sur le cou. Le dessous est composé d'une guirlande de grosses roses teintées de rouge caroubier et de rouge corail.





# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.







## VISITES DANS LES MAGASINS

Je vous ai indiqué, il y a quelques mois, mesdemoiselles, une maison de chaussures en gros qui vend au détail sans augmenter ses prix. Ces chaussures, élégantes de forme et très-solides, sont soumises à la mode, mais les petites modifications qu'elle exige ne peuvent porter que sur les bouts arrondis ou carrés, — je parle pour les chaussures d'usage, — car les bottes de fantaisie se permettent tous les caprices : barrettes recouvrant le cou-de-pied, empeigne en étoffe pointillée, etc., etc. La chaussure de ville ainsi que nous l'avons vue dans les magasins de M. Poivret, 61, rue Montorgueil, se compose de la botte en chevreau, moyenne de tige, à doubles semelles, à bouts légèrement arrondis aux angles, le talon un peu évidé, genre Louis XV; de la botte forte, en chèvre, avec bout carré et un peu retourné pour isoler le pied de l'humidité; de la botte en chevreau brillant, piquée en soie blanche, avec très-haut talon Louis XV, cette dernière pour les visites non à pied. J'ajouterai pour l'interieur, la botte en chevreau mordoré.

En outre des modèles que je viens de signaler comme les plus élégants, on trouve chez M. Poivret des bottes en veau, très-fortes, pour les mauvais temps; et, pour les temps froids et secs, des bottines en drap fourrées, se boutonnant sur le cou-de-pied; des chaussures pour enfants de tous les âges.

Parmi les chaussures d'appartement voici, à des prix très-modiques, des pantoufles en chèvre doublées de flanelle, montantes et ornées d'un nœud; d'autres, montantes, en velours, garnies de fourrure; des douillettes en soie piquée, recouvrant le pied, et se boutonnant de côté, formes coquettes et mignonnes qui vous garantiront du froid. Si vous avez eu, ainsi que je vous l'avais conseillé, le soin de conserver le numéro de votre chaussure, il suffira de l'envoyer à M. Poivret pour que vous receviez une chaussure identique, allant très-bien; dans le cas contraire, envoyer la longueur du pied, sa largeur prise aux doigts et la hauteur du cou-de-pied.

Qui ne s'occupe aujourd'hui d'horticulture? Je suis persuadée que presque toutes nos lectrices — pour ne pas dire toutes — se livrent au plaisir de cultiver quelques-unes de ces plantes qui font l'ornement de nos appartements et notre joie lorsque nous voyons se développer leurs feuilles ou

éclore un bouton. Cette culture nous est, du reste, devenue facile par l'emploi du floral; quel auxiliaire nos soins trouvent dans ce composé chimique! il nous évite la peine du repotage, toujours ennuyeux, car le floral fournit à la plante la nourriture nécessaire, sans jamais appauvrir la terre : deux arrosages par semaine suffisent, indépendamment de l'arrosage ordinaire.

Les quatre formules du floral, numéros 1, 2, 3, 4, répondent au classement des plantes ainsi qu'il a été fait par les inventeurs, car un composé unique ne pourrait produire un bon effet sur toutes les plantes et toutes les fleurs. Il faut donc désigner les diverses plantes que l'on cultive, afin de recevoir les formules qui leur conviennent. Je n'entre dans aucun détail sur la manière de l'employer, chaque boîte étant enveloppée d'une instruction. Le floral se vend à l'Agence des Cultivateurs de France, 38, rue Notre-Dame des Victoires. S'adresser à M. Alfred Dudoüy.

..

Nous croyons avoir donné le renseignement qui nous est demandé par quelques-unes de nos lectrices sur la *Favorite des Dames*, de M. Séeling et je puis presque affirmer que si elles avaient feuilleté leur journal, elles eussent trouvé aux *Visites dans les Magasins* le renseignement demandé. Le voici de nouveau : la *Favorite des Dames* marche à la main et au pied; mais pour la faire marcher au pied, on doit l'assujettir à une petite table préparée à cet effet; il faut donc, en faisant sa commande à M. Séeling, désigner si l'on veut une machine à deux fins. Évidemment le prix n'est pas le même avec la table; il est déjà si minime, 64 fr. avec tous les accessoires et les guides! Quant à la machine Wheeler et Wilson, dont M. Séeling est le seul agent en France, elle ne marche qu'au pied; elle est si douce, si facile à mettre en mouvement qu'une simple pression du pied suffit; au milieu de cette quantité de machines à coudre admises aux expositions universelles et autres, la machine de M. Wheeler et Wilson a toujours attiré l'attention des jurys, qui lui ont décerné les premières récompenses. Pour éviter les contrefaçons, exiger la marque de fabrique : deux W enlacés dans un écusson. Nous prions de s'adresser directement, à M. Séeling, 72, boulevard de Sébastopol.



Nous voyons dans les magasins de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, une foule de petites fantaisies propres aux cadeaux du jour de l'an : filet en chenille garni d'un nœud en ruban de peluche à envers de satin; coiffure charmante pour jeune fille, fichu avec frange en chenille se posant sur la tête ou se drapant au cou. Cravates et nœuds en ruban; fichus en dentelles perlées ou brodées de chenille; mantille en dentelle espagnole, couverte d'une broderie en chenille, faisant très-bon effet à travers les fleurs mates qui se détachent sur les réseaux du tulle; l'écharpe en chenille, se drape sur la robe à laquelle elle sert de garniture; rubans brochés, ou

veloutés, ou pelucheux, pour drapé de robes de bal. Les gants sont aussi un cadeau très-apprécié, et ceux de la Ville de Lyon plaisent tout particulièrement, parce qu'ils sont d'une coupe élégante, en beau chevreau et solidement cousus; nous parlons du gant Joséphine, dont seule la Ville de Lyon a le dépôt. Les plissés en tulle, en crêpe lisse se trouvent de différentes hauteurs : pour volants de robe ou de tunique, pour manche, pour colerette ouverte ou montante, pour sous-manche. Quant aux galons, aux passementeries, aux effilés, aux franges, nous rappelons que l'assortiment est complet, dans les couleurs à la mode, unies, brochées et brodées.

C. L.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne.

*Première toilette.* — Robe en matelassé. — Première jupe en faille, ornée dans le bas d'un grand volant plissé; sur la traine plusieurs volants en faille, en gaze et en dentelle; trois jupes en matelassé garnies de plissés en gaze, surmontés de dentelles; elles forment pointes derrière et sont relevées sur le côté par une longue chaîne de fleurs descendant de l'épaule et ornant le corsage. — Corsage-cuirasse avec draperie en matelassé, garnie de dentelle et suivant le décolleté qui est en pointe; en dedans, plusieurs rangs de petits plissés étagés.

*Deuxième toilette.* — Toilette en tissu brillant. Sur la première jupe sont posés des plissés en gaze et taffetas; le devant est orné d'un bouillonné en tulle retenu par un revers en tissu brillant, rejeté en arrière. Corsage (1) lacé derrière, avec longue basque d'habit formant un pli creux dans le bas; ce pli est retenu par une traine de fleurs mêlée à un gros nœud en tulle, le tout posé au haut du voile en tulle, qui recouvre la traine; le corsage est garni de plissés. — Coiffure formée, sur le devant, d'un pouff de bégonias avec traine.

*Toilette d'enfant.* — Costume en velours. — Première jupe garnie de deux biais en satin. — Polonaise ornée d'un biais tout autour et relevée derrière par un gros nœud formant le pouff.

### GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

*Costume de marquise.* — Robe de dessous en satin. — Jupe avec chaînes de perles, retenues par des nœuds en satin et surmontées d'ondulations en rubans

de satin que retient une rose; corsage à pointe décolleté en carré; l'encolure est bordée de deux biais lissés entre lesquels on pose une rangée de perles retenue par une touffe de roses. — Tunique en pékin satiné drapée en double pouff; elle est garnie d'une ruche plissée, les plis arrêtés par un ruban de satin étroit; les draperies relevées par une rose avec traine de feuillage. Manche demi longue terminée par la ruche plissée, retenue par une rose; l'emmanchure est garnie d'un cordon de roses; sabot en dentelle; chemisette en mousseline garnie d'une dentelle. — Velours avec médaillon entouré de perles. — Cheveux poudrés; coiffure en perles; touffe de roses et aigrette. — Souliers en satin, avec bouffette en dentelle sur laquelle est posée une rose.

*Maroussia.* — Sous-jupe en chalys. — Jupe plus courte en foulard, garnie d'un plissé en batiste relevée sur le côté. — Corsage à longue basque en foulard, garnie d'un plissé surmonté d'un biais; il est décolleté et orné de biais; le jockey est flottant. — Veste grecque en satin, bordée d'un biais orné de boutons; jockey découpé à dents (1). — Tunique en foulard, découpée à dents bordées d'un biais en satin, et enroulée en spirale, la traine retenue par un ruban formant bretelle. — Coiffure en foulard drapé. — Médaillon en vieil argent. — Souliers en maroquin avec bouffette en maroquin découpé à petites dents.

*Soubrette.* — Jupe en taffetas ou satinette rayée, drapée sur les côtés pour former pouff; le lé de devant est en étoffe pareille unie, garnie de ruban de satin. — Corset en satin. — Tablier en organdi, dont le haut forme le devant du corset (2); épaulettes lissées en

(1) Voir le patron, premier côté de la planche jointe à ce numéro.

(1) Ces deux patrons paraîtront le 16 janvier dans les éditions verte et orange.

(2) Ce patron paraîtra sur la même planche.



taffetas, boutonnées devant et croisant dans le dos. — Guimpe plissée en chalys avec col évasé, et double jockey, en batiste plissée, tuyauté. — Toque en paille bordée de taffetas et ornée d'un nœud avec touffe de roses et aigrette; dessous guirlande de fleurs. — Bas de soie rayés. — Souliers en taffetas avec nœud.

*Costume tyrolien.* — Veste (1) sans manche en cachemire ou taffetas, bordé d'un large biais liseré sur lequel on fait les boutonnières pour boutonner le plastron. — Plastron en cachemire brodé avec traverses en velours. — Ceinture orientale frangée, retenue par un ceinturon en cuir avec boucle en nickel. — Pantalon demi-bouffant en satin ou en satinette. — Chemise en toile à manche large et col Jeannot. — Chapeau en feutre avec draperie en velours, fixée par une aigrette en plumes de coq et une boucle en nickel. — Bas rayés en travers. — Bottes en cuir verni.

#### PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PORTE-LETTRES monté sur un chevalet en acier doré; ce modèle peut également servir pour porte-cigares. (Voir l'explication page 5, cahier de ce mois.)

#### CARTONNAGE

CACHE-POT. Il fait pendant à celui paru en novembre. Pour le monter, vous coupez la marge du carton en laissant seulement un millimètre au-dessus de la baguette argentée du haut, et cinq ou six millimètres en dessous de la baguette du bas. Sur l'un des côtés

vous égalisez tout près du dessin, et de l'autre vous laissez trois ou quatre millimètres pour coller; vous employez de la colle de pâte ou de la colle liquide, à votre choix. Vous placez le cache-pot sur plusieurs doubles de papier, pour faire coussin, et vous posez une règle plate sur le collage, puis vous mettez dessus, pour former *presse*, un fer à repasser ou un plomb de bureau. On peut utiliser ce dessin comme modèle de broderie au passé sur satin, cachemire ou drap.

#### IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

##### PREMIER CAHIER

Toque. — Vêtement en poulx de soie. — Chapeau en velours. — Costume en vigogne. — Sortie de bal. — Fond pour voile de fauteuil ou couverture. — Garniture. — Cache-théière. — Clarisse. — Buvard parisien avec boîte à timbres. — Dessus de coussin. — Porte-lettres. — Écusson avec J. V. — Porte-billets. — Dentelle en application. — Petite dentelle assortie. — Pochette bretonne. — Parure. — Écusson avec M. C. — Chapeau. — Costume en cachemire. — Garniture. — Entredeux assorti.

#### PLANCHE I

##### 1<sup>er</sup> côté

CORSAGE-HABIT décolleté (deuxième toilette, gravure 4084).

PALETOT pour petit garçon de sept à huit ans.

##### 2<sup>e</sup> côté

POLONAISE fermée en biais (page 1, cahier de janvier).

(1) Ce patron paraîtra sur la même planche.

#### CHARADE

L'aimable nom que mon premier !  
Dans la langue hébraïque, il exprime la grâce;  
Il n'est qu'un nom qui le surpasse :  
Tous deux presque toujours on les voit s'allier.

Dans vos vêtements fait ravage  
Mon dernier, insecte rongeur;  
Parfois irréparable, hélas ! est le dommage :  
Avec un peu de soie prévenez ce malheur !

Mon entier est un peuple habitant l'Indo-Chine,  
Il remplit le Ton-King, avec la Cochinchine,  
Pour venger des méfaits, par nos armes conquis.  
Nous y colonisons une part du pays;  
C'est, sous un ciel ardent, une riche contrée :  
Puisse la foi bientôt l'avoir régénérée !



## MOSAÏQUE

As-tu entendu une parole contre le prochain?  
qu'elle meure en toi et sois certain qu'elle ne te  
fera pas mourir.

*Ecclésiastique.*

Celui qui garde sa bouche garde son âme,  
mais celui qui agite sans cesse ses lèvres connaî-  
tra le mal.

*Proverbe.*

La plupart des hommes vieillissent dans un  
petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur  
fond : il y a peut-être moins d'esprits faux que de  
stériles.

*VAUVENARGUES.*

*Prière de Vauvenargues mourant.*

O Christ! prenez-moi sous votre aile! Esprit-  
Saint, soutenez ma foi jusqu'à mon dernier  
soupir!

## RÉBUS



*Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY*